



## Cahiers balkaniques

36-37 | 2008

L'image de la période ottomane dans les littératures balkaniques

---

### Le *janissariat* ou Au nom de l'Empire, au nom de la Nation, au nom du Parti, au nom de la Race !

*The Janizariat: in the name of the Empire, in the name of the Nation, in the name of the Party, in the name of the Race!*

Frosa Pejoska-Bouchereau

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ceb/1499>

DOI : 10.4000/ceb.1499

ISSN : 2261-4184

#### Éditeur

INALCO

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 137-179

ISBN : 978-2-85831-173-6

ISSN : 0290-7402

#### Référence électronique

Frosa Pejoska-Bouchereau, « *Le janissariat* ou Au nom de l'Empire, au nom de la Nation, au nom du Parti, au nom de la Race ! », *Cahiers balkaniques* [En ligne], 36-37 | 2008, mis en ligne le 15 mai 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ceb/1499> ; DOI : 10.4000/ceb.1499

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.



Cahiers balkaniques est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

---

# *Le janissariat ou Au nom de l'Empire, au nom de la Nation, au nom du Parti, au nom de la Race !*

*The Janizariat: in the name of the Empire, in the name of the Nation, in the name of the Party, in the name of the Race!*

**Frosa Pejoska-Bouchereau**

---

- 1 Si les pays balkaniques produisent « trop d'histoire », il n'en demeure pas moins que cette histoire se caractérise par la discontinuité. Invasions, guerres, insurrections, révoltes, empires successifs, frontières mobiles, éphémères, identités mouvantes et changeantes, niées, absorbées, perdues, revendiquées, tous ces phénomènes instaurent la répétition de la rupture continue. Il est pourtant un phénomène, dont la littérature balkanique nous révèle l'importance par la récurrence de son traitement en tant que thématique<sup>1</sup>, qui inscrit sa continuité<sup>2</sup> dans le discontinu : le janissariat.
- 2 À travers deux écrivains macédoniens, nous questionnerons les raisons de l'importance de cette thématique. Luan Starova écrivain contemporain va jusqu'à qualifier l'*homo balkanicus* de janissaire qui ne peut se départir de ce destin. Stale Popov accorde une place majeure à cette thématique dans son œuvre, toutefois le propos est opposé à celui de Starova. Pour Popov, l'homme balkanique, quelles que soient les circonstances, veut être maître de sa destinée, aussi aspire-t-il à la liberté et lutte pour la gagner. Deux positions antithétiques que nous analyserons dans les contextes respectifs qui les ont produites.
- 3 Edgar Morin, dans sa préface au roman *Le rivage de l'exil* de Starova souligne, dans cette œuvre, le rôle fondamental du janissariat pour le Balkanique tout en notant que le propos s'élargit et s'applique au stalinisme, en particulier, à Staline : « Luan Starova évoque la thèse de son père qui voyait dans le janissariat la clé du destin balkanique. Les janissaires furent ces enfants chrétiens enlevés à leur famille, islamisés et éduqués à la turque, et devenus troupes d'élite et fonctionnaires d'élite de l'Empire ottoman. Pour le père, la déculturation/reculturation des esprits fut un trait dominant de l'histoire balkanique, et

il élargit sa vision à l'URSS où Staline, le Géorgien originairement voué à la vie monastique, devint le janissaire en chef de l'Empire soviétique<sup>3</sup> ».

- 4 Ernest Gellner<sup>4</sup> développera une théorie originale du nationalisme, dans son ouvrage *Nations et Nationalisme*, qui se fondera sur le janissariat et les mamelouks d'Égypte et le concept de la castration. Y aurait-il un lien, à travers ce phénomène, entre les empires et la naissance du nationalisme ?
- 5 Léon Poliakov<sup>5</sup>, Clarissa Henry et Marc Hillel<sup>6</sup> iront plus loin en qualifiant les enfants dont la lignée était idéologiquement reconnue nordique et les enfants enlevés des territoires occupés, surtout à l'Est, de « futurs janissaires du III<sup>e</sup> Reich ».
- 6 Loin de nous limiter au seul *homo balkanicus* et au stalinisme, notre tenterons de montrer que ce sujet concerne l'humain dans son humanité.

## Starova

- 7 L'œuvre romanesque de Starova<sup>7</sup> est avant tout biographique. Dans son roman intitulé : *Les livres de mon père*<sup>8</sup>, Starova aborde le thème du janissaire/janissariat. Ce thème, bien que prétendument traité dans sa portée historique, est surtout pensé comme un élément indélébile de l'identité de l'*homo balkanicus*. Selon Starova, cet élément fondamental de l'identité ne doit pas être négligé par l'*homo balkanicus* au moment de la chute de l'Empire ottoman et, surtout, au sortir de l'Empire car il s'avère lourd de conséquences pour la création des sociétés et États futurs.
- 8 C'est à travers un témoin prétendu tel de l'époque de la chute de l'Empire, le père, que le thème du janissaire y est analysé. L'écrivain se veut Nous retrouvons ici en apparence le simple porte-plume des pensées de son père. cette thématique obsessionnelle dans ce poème de Luan Starova : *Le janissaire*<sup>9</sup>.

ЈАНИЧАР	<i>Le janissaire</i>
ИМА ЕДНА ВОЈСКА СО ВЕКОВИ НА СОНЕ ГО СЛЕДИ	<i>Il existe une armée qui depuis des siècles hante ses rêves</i>
И СВЕДОЧИ ЗА СИТЕ НЕГОВИ ПОБЕДИ И БЕДИ	<i>Et témoigne de tant de victoires et de tant de misères</i>
КЛЕТВА НА МАЈКА КОЛОНАТА ОД МУТРИ ЈА СЛЕДИ	<i>La malédiction maternelle la poursuit dès l'aube</i>
БЕЗБОЈНИОТ БОЖИЛАК ПАТОТ ГО БРИШЕ	<i>Un arc-en-ciel incolore brouille le chemin</i>
ПТИЦА МОДРА ОД ДОЛГ ЛЕТ ЈА НАДЛЕТУВА КОЛОНАТА	<i>Un oiseau bleu au vol très long surplombe la colonne des cavaliers</i>
И ИЗНЕМОШТЕНА СЕ ГУБИ ВО ПУСТИНСКАТА ШИР	<i>Et se perd épuisé dans l'immensité du désert</i>
И КАДЕ ПОТЕМ ДА ОДИ СУДБАТА СЕКОГАШ КОН КОРЕНОТ КЕ ГО ВОДИ	<i>Et où qu'il aille le destin le ramène vers les racines</i>

И КОЛКУ ШТО ТОПОТОТ НА КОЊСКИТЕ КОПИТА ВО ДАЛЕЧИНАТА ЌЕ СЕ СТИШУВА	À mesure que le bruit du galop s'apaise au loin
ВО НЕГО ПОБЕДАТА СÈ ПОСИЛНО КАКО ПОРАЗ ЌЕ СЕ ГЛАСИ	La victoire en lui plus bruyamment s'annonce comme une défaite

- 9 Il narre la biographie suivante : issu d'un mariage mixte, père albanais et mère turque, d'une grande famille, Starova-père est envoyé à Istanbul, dans les années vingt<sup>10</sup>, pour faire ses études de droit religieux ottoman (la charî'a<sup>11</sup>). Il y restera quatre années<sup>12</sup>. N'ayant pu terminer ses études, compte tenu de la situation de crise de l'Empire, cette période à Istanbul, représentera pour lui un voyage ininterrompu, qui continuera à se réaliser dans un rêve continu, qualifié de rêve d'Orient. Nous sommes à l'époque de Kemal Atatürk<sup>13</sup>, dans ce contexte, pour le jeune étudiant les études n'ont plus aucun sens<sup>14</sup>. Une alternative se présente à lui, qu'il faudrait plus justement qualifier de dilemme : rester à Istanbul et aider Atatürk, duquel il est proche<sup>15</sup> dans ses réformes ou s'en revenir dans les Balkans.

*« Durant ses études à Istanbul, il avait eu la chance d'être reçu, du fait du lignage de sa mère, dans une illustre famille mêlée de près au sort de la Turquie nouvelle. C'était celle de son parent Fetih bey Okyar<sup>16</sup>, connu en tant que premier chef du gouvernement d'Atatürk. En fait, mon père vécut dans la famille de Fetih bey pendant toute la durée de ses études, tout le temps où il se consacra à l'étude du droit de la chariah enseigné dans la vieille langue, le turc osmanli<sup>17</sup> ».*

- 10 Il choisira de revenir dans son pays natal afin de rester fidèle à lui-même et à sa famille. Mais, tout au long de sa vie, il ne cessera de penser à cette période décisive, aux paroles d'Atatürk et à son destin qui aurait de beaucoup divergé s'il avait choisi de rester à Istanbul<sup>18</sup>. En définitive, le retour au pays, où sévira le fascisme, sera de courte durée, il s'exilera en Macédoine. À partir de ce moment-là son unique patrie deviendra celle de tous les exilés, la patrie des livres et pour d'autres, en l'occurrence son fils, la patrie de la littérature, de l'écriture, des langues et littératures étrangères.
- 11 Le fils comprend l'amour du père pour les livres comme la recherche d'une issue du labyrinthe qu'étaient l'Empire ottoman et les pays balkaniques qui en sont nés ; comme la recherche d'un temps perdu, le passé, en d'autres mots : l'histoire perdue.
- 12 Le père, dans la chute de l'Empire, se voit investi d'une « mission historique », voire « mission divine » en tant que « l'un des derniers prophètes de l'ancienne écriture<sup>19</sup> ». En emportant des livres, des manuscrits, dans l'ancienne graphie arabo-persane qui sera remplacée par l'alphabet latin, il emporte les restes, les vestiges d'un empire. Car, bientôt ces livres ne seront accessibles qu'aux spécialistes, c'est-à-dire à un nombre très restreint de personnes. Aussi tout un pan de l'histoire demeurera dans l'obscurité dont elle est issue. En préservant ces vestiges, il préserve par là sa propre histoire en tant qu'*homo balkanicus*. C'est dans ces livres qu'est consignée l'histoire de cinq siècles de domination des peuples balkaniques, mais aussi sa propre histoire qui sans ces livres pourrait devenir un passé sans histoire<sup>20</sup>. Ce passé sans histoire est ce qu'il appelle le « destin-janissaire ». Face à ce destin-janissaire se dresse le « retour d'Istanbul » comme nécessité pour tenter de préserver son identité, si identité il y a.

## Janissaire/identité chez Starova

- 13 Le destin janissaire s'insère dans la problématique de l'identité. Starova dira : « Ah ! Ce cercle vicieux de l'identité ! » qui le fait osciller entre deux courants puissants :
- la volonté instinctive de préserver son identité, de se hausser sur ce piédestal à la frontière du réel et du mythe. Un courant risqué qui mène vers un bonheur incertain<sup>21</sup>. Tendre vers ce courant supposait renforcer les liens avec sa parentèle du côté paternel : « Il fallait choisir entre le paradis maternel et l'inférieure solitude de sa propre identité individuelle<sup>22</sup> ».
  - le fait de relativiser cette même question de l'identité. Est-il possible de préserver son identité ? L'expérience ottomane n'a-t-elle pas montré que des peuples puissants ou faibles, autochtones ou arrivés de fraîche date avaient disparu, s'étaient fondus les uns dans les autres ; des confessions s'étaient entremêlées dans l'âme des habitants ?
- 14 Atatürk, quant à lui, n'hésite pas à sauver les Turcs : « Mon père avait étudié de près les mesures sages et salvatrices d'Atatürk qui, après la chute de l'Empire, s'était efforcé de préserver l'essentiel de la substance turque. Oui, Atatürk avait sauvé tout ce qui pouvait l'être<sup>23</sup> ». Le passage de l'Empire ottoman à la République turque marque la fin d'une société basée sur le « millet », c'est-à-dire la communauté religieuse, et le passage à l'État-nation fondée sur la seule nation turque. Que pouvait alors sauver Starova ? La ruine de l'État impérial pousse les « Turcs » « à sauver ce qui pouvait encore l'être des fondements de leur identité, mon père fut saisi comme il ne l'avait jamais été auparavant par une profonde angoisse existentielle<sup>24</sup> ». La réalité est là pour démentir par les faits les illusions accumulées par les siècles d'Empire. Il n'y a rien à emporter. Les victoires remportées sont celles des Turcs mais pas celles des peuples balkaniques, ni de ceux qui, pourtant, s'étaient identifiés à l'Empire. Starova, en tant qu'intellectuel, en tant que membre de l'ancienne élite, peut avec déception observer « comment les Musulmans, qui étaient les frères sur lesquels on comptait le plus, ceux dont on attendait soutien et salut, étaient les premiers à trahir. Il comprenait que la déroute de l'Empire ottoman pouvait au fond constituer une victoire, mais juste pour les Turcs, et une issue pour eux, mais pour eux seulement<sup>25</sup> ». Si Atatürk « n'éprouv[a] aucune difficulté à se libérer des illusions de l'ère ottomane [...] qu'advient-il de nous tous, les autres, qui cohabitons avec les Turcs dans l'Empire des sultans alors que, sur ces vastes territoires, l'agonie ottomane allait pour sûr se prolonger encore pendant de longues, très longues années ?<sup>26</sup> » Rester auprès d'Atatürk, s'approprier ces victoires signifie pour Starova « boucler un cercle dans l'enfer de la trahison intérieure vis-à-vis de sa famille, voire envers lui-même<sup>27</sup> », c'est demeurer janissaire<sup>28</sup>. Or les Balkans ne trouveraient vraiment leur salut que lorsqu'ils s'affranchiraient de leur « destin de janissaire ».
- 15 Le père possède dans sa bibliothèque un nombre considérable de livres sur les Janissaires. Ce qui indique la place qu'occupe ce thème dans sa recherche du temps perdu. Mais sa conception du janissariat n'est pas une conception ordinaire et communément admise. Elle s'insère dans le rêve d'Orient : « Le songe trompeur, l'illusion persistante qui avait présidé à leur vie<sup>29</sup> ». Malgré la chute évidente de l'Empire certains ne peuvent l'admettre. Pour Starova-père : « Il n'en restait pas moins évident à ses yeux que nombre de tribus installées sur les collines, les plateaux, les cimes maudites des Balkans, demeureraient loyales au sultanat et au califat alors même que ceux-ci auraient disparu. Il désirait donc rentrer au pays et apurer les comptes de ces habitants avec le temps. Peut-être aspirait-il à devenir une espèce d'Atatürk des Balkans, mais un Atatürk modeste

et invisible. Il désirait de la sorte avoir un destin qui fût aux antipodes de celui des janissaires. Oui, mon père estimait que les Balkans ne trouveraient vraiment leur salut que lorsqu'ils s'affranchiraient de leur "destin janissaire"<sup>30</sup> ».

16 S'affranchir du janissariat devient lutte avec le temps, ce temps-là, le temps de l'Empire ottoman. S'affranchir du janissariat c'est « accepter d'aller à contre-courant de lui-même, dans le sens opposé au flot de ses illusions<sup>31</sup> ». S'affranchir du janissariat nécessite d'apporter la preuve de l'existence de son identité une et singulière : « [...] mon père avait conscience que la période post ottomane se déroulerait dans les Balkans au milieu de luttes féroces visant à administrer la preuve absolue du particularisme des diverses identités<sup>32</sup> ».

17 L'*homo balkanicus* aurait donc vécu dans l'illusion et la peur. C'est pourquoi l'Empire aurait perduré si longtemps. L'*homo balkanicus* est un janissaire et il ne peut échapper à son destin. L'*homo balkanicus* est présenté comme aimant sa servitude avant tout. Servitude volontaire qui ne trouverait point de limite même en période de changement radical de société. La liberté qui lui serait « offerte » par la chute de l'Empire serait refusée à cause de ce fatal destin de janissaire. Servitude volontaire qui place l'*homo balkanicus* dans l'aveuglement. Il ne veut pas voir l'évidence. Il veut continuer à croire que l'Empire existe et si l'Empire est mort que vive l'Empire !, il y a ses successeurs, son successeur : Atatürk.

*« Oui, mon père pouvait sans mal remporter cette bataille engagée contre le temps, mais il était tout aussi clair à ses yeux qu'il n'y aurait alors pour lui ni défaite ni victoire. Il savait qu'il se bornerait à survivre si la tradition des janissaires, qui avait habité son propre peuple, perdurerait au temps d'Atatürk et continuait d'exercer son emprise sur lui.*

*Car nombre de gens continuaient de cultiver cette tradition et acquéraient en prime la célébrité au sein de l'État d'Atatürk. Ils n'hésitaient pas, pour ce faire, à changer leurs prénoms et patronymes, oui, jusqu'à leurs noms de famille, pour devenir partie intégrante du nouvel Empire<sup>33</sup> ».*

18 Il caractérise le janissariat de « malédiction », de « destin », un fléau qui s'abat sur les individus malgré eux, les générations futures deviennent janissaires malgré elles comme un legs (héritage) de leurs ancêtres. Cependant, nous percevons une contradiction dans cette idée. Le phénomène, bien que subi, n'en deviendra pas moins une volonté dans les générations futures, puisque les individus non seulement ne veulent pas se révolter contre cette condition, mais sont prêts à tous les renoncements pour la conserver.

19 Pour Starova-père d'autres formes du janissariat ont existé et continuent à exister dans d'autres empires. Permanence du janissariat, permanence des janissaires, mais s'il fallait faire une histoire du janissariat dans une encyclopédie ce sont les pays balkaniques qui auraient, à coup sûr, le plus de pages, pense-t-il.

20 Des populations chrétiennes se sont converties à l'Islam en partie parce qu'elles y ont été contraintes mais aussi pour les privilèges incomparables qu'octroyait l'appartenance à l'Islam par comparaison avec la condition de raïa. Parmi ces populations, les Albanais se sont ou ont été convertis massivement<sup>34</sup>. Il est donc justifié, pour Starova, de penser le janissariat comme une composante fondamentale de l'identité de l'Albanais. De son « propre peuple ». Mais est-ce à dire que le janissariat a été vécu de la même façon par l'*homo balkanicus*. Les révoltes, les insurrections qui commencent très tôt dans l'Empire ainsi que les luttes de libération ne contredisent-elles pas ce « destin-janissaire » ? En Macédoine, et dans les pays limitrophes, les Haïdouks<sup>35</sup>, les comitadjis<sup>36</sup> et autres sont là pour attester de la volonté des individus de ne pas subir le joug ou la domination. L'émigration comme rite coutumier<sup>37</sup> est une autre manière de préserver un espace de liberté. Les recensements de la population montrent également que les familles

chrétiennes bien souvent ne déclaraient pas les enfants mâles, les dissimulaient afin qu'ils ne soient pas enlevés. Aussi les représentants de l'Empire avaient-ils recours au rapt pour enlever des enfants. Les enfants étaient mariés très jeunes, la poésie populaire dans de nombreux chants fait état de ce phénomène, on y parle d'enfants mariés à l'âge de 9, 12 ans. C'était là une manière de s'assurer que le jeune marié ne pourra pas être emmené pour devenir janissaire. Certains chrétiens allaient jusqu'à graver une croix sur le front de leurs enfants, signe ineffaçable du choix de la chrétienté<sup>38</sup>.

- 21 La chute de l'Empire place l'élite de ces populations islamisées dans une situation délicate. Soit s'intégrer dans une nouvelle société en intégrant les nouvelles valeurs qui supposent le rejet de son identité et l'acceptation d'une identité unique : l'identité turque, ou revenir dans son lieu d'origine afin de guider la naissance d'une nouvelle société, d'une nouvelle identité nationale. Cela suppose, néanmoins, de se défaire de ses illusions liées à la période ottomane, et de sa nature janissaire : « [...] l'organisation politique des émigrants albanais, où mon père avait dû purger quelque temps sa nature janissaire<sup>39</sup> ».
- 22 Pour les pays balkaniques, ces populations islamisées sont considérées comme « traîtres ». Le malaise identitaire est grand. Les nouveaux univers sont hostiles. Il y a inversement des statuts, ces populations islamisées subissent le rejet, la non-reconnaissance. Leur référent était et demeure la religion musulmane (la langue pouvant être la langue d'origine, par exemple le macédonien pour les Torbeshes : Macédoniens islamisés), mais pour autant il est impossible de se dire Turc, telle que l'identité turque est exprimée par la République turque. L'État laïc a effacé le rôle exclusif de la religion. Sous l'Empire ottoman, le Turc est en fait l'Ottoman, terme générique qui regroupe plusieurs populations, dont le Turc, mais pas exclusivement. Dans la littérature balkanique, pareillement, on parlera du Turc pour désigner l'Ottoman, c'est uniquement dans la littérature scientifique ou plus contemporaine que l'on utilisera le terme ottoman.
- 23 Dans les conflits, les politiques accentueront cette dichotomie. Dorénavant, ces populations vivront repliées sur elles-mêmes, enfermées dans les États où elles se trouvent, persécutées en période de conflits. Mais toutes condamnées par l'histoire. C'est là une idée qui a été instrumentalisée lors des derniers conflits dans les Balkans, en particulier en Bosnie-Herzégovine où l'on considère que ce sont des Serbes et Croates qui, reniant leur religion chrétienne, se sont convertis à l'Islam.
- 24 Le père de Starova, selon le fils, intègre cette condamnation des populations islamisées et afin de ne point aussi intégrer la culpabilité, attribue le phénomène du janissariat en tant que destin à l'*homo balkanicus*. Ainsi, les torts sont partagés, il n'y a plus de distinction entre victime et bourreau. La victime n'est plus une victime à partir du moment qu'elle désire être une victime. Les rôles sont alors interchangeables la victime devient bourreau, le bourreau la victime et inversement.

*« Oui, il considérait son peuple comme une victime sacrifiée sur l'autel du janissariat. Tel avait d'ailleurs été le cas avec la phalange macédonienne, les prétoriens mercenaires dans l'Empire romain et l'ordre des janissaires proprement dits dans l'Empire ottoman. Mon père pensait donc que chaque peuple des Balkans restait, sans exception aucune, marqué par la tradition du janissariat. C'est pour cela qu'il lui paraissait insensé de vouloir conférer un statut absolu à quelque identité balkanique que ce fût. Mon père était, dans ce contexte, parvenu, jeune encore, à ce sens de la relativité et à cette sérénité non seulement pour tout ce qui touchait à sa propre identité, mais encore à celle des autres peuples des Balkans. Il n'était point à exclure non plus que ce sentiment tenu secret lui eût aussi donné l'équilibre dont il avait fait preuve dans les situations de toute sorte où s'était chargée de le plonger la vie dans les Balkans. Ceci étant, et quelque lourd que fût le poids de la malédiction du*

janissariat et des abus commis en son nom à des époques plus récentes, mon père ne restait pas moins conscient de ce que le destin ne manquait pas, même sous ses aspects les plus noirs, de receler aussi une autre face. Avoir réussi à faire front au destin de janissaire ouvrait en effet la perspective de savoir également tenir bon face à la triple confessionnalité caractéristique de son peuple<sup>40</sup>... »

« Les années passèrent... Le stalinisme disparut de notre nouveau pays, mais il continua de prévaloir sur notre terre natale, en Albanie, où il atteignit des dimensions impossibles, inimaginables. Mon père voyait aussi dans ce phénomène la réalisation de l'idée du janissariat<sup>41</sup> ».

« Oui, mon père réfléchissait au contenu des lettres de Qemal et il se demandait pourquoi son peuple, individuellement et collectivement, avait, peut-être plus que les autres nations balkaniques, ou c'est du moins ce qu'il lui semblait, à vivre jusqu'au bout son destin janissaire.

Il avait conscience de ce que, dès son apparition dans les Balkans avec des troupes recrutées tant au loin que tout près, chaque nouvel empire, qu'il eût à perdurer pendant des siècles ou à disparaître rapidement, provoquait, toujours sous une forme nouvelle et toujours de manière imprévisible et imperceptible, le grand destin des janissaires. Oui, tout se passait comme s'ils ne pouvaient pas durer sans procéder à ce défi.

Il n'y avait donc peuple balkanique ayant dû vivre sous la loi des empires, notamment ceux rattachés au pouvoir ottoman, qui ne se retrouvât plus ou moins transformé en janissaire. Oui, ces gens se comportaient en janissaires à l'égard de l'Empire, en janissaire à l'égard de la foi, en janissaires à l'égard des autres, en janissaires de la morale<sup>42</sup>... »

- 25 Afin de faire table rase d'un passé encombrant et condamné, l'écriture de l'Histoire et les thématiques littéraires se focaliseront sur les seules séquences « positives » ou valorisantes, d'un point de vue occidental. Aussi n'est-il point étonnant que le seul héros dont l'histoire albanaise se glorifie, au sortir de l'Empire, soit Skanderbeg<sup>43</sup>. Ce janissaire, après avoir combattu pour l'Empire, se révolta et combattit contre les Ottomans. Rejetant l'Islam, il œuvra à la défense des chrétiens<sup>44</sup>. Rexhep Qosja<sup>45</sup> présentera les Albanais comme les défenseurs de l'Europe contre les Ottomans et aussi, plus récemment, contre les « barbares slaves » et le panslavisme : « Les Albanais sont plus utiles à la cause de l'humanité et à la civilisation qu'aucun autre peuple de l'Orient puisqu'ils seront toujours la plus sûre avant-garde de l'Europe contre le panslavisme<sup>46</sup> ». Ismaïl Kadaré ira jusqu'à justifier l'islamisation massive des Albanais par le refus de partager la même croyance que les Serbes : « De même qu'ils avaient abjuré leur foi chrétienne, quelques siècles auparavant, pour ne pas la partager avec les Serbes, ils refusaient de figurer dans les rangs du même parti communiste qu'eux<sup>47</sup> ». Le héros du roman *Le bouc balkanique sacrifié* (БАЛКАНСКИ ЖРТВЕН ЈАРЕЦ<sup>48</sup>) de Luan Starova est un Arbëresh, Albanais appartenant à la communauté albanaise principalement orthodoxe et catholique qui s'installa en Italie, au XV<sup>e</sup> siècle, après la mort de Skanderbeg.

## Stale Popov

- 26 Stale Popov<sup>49</sup> est considéré comme l'un des premiers romanciers de la littérature macédonienne. Il publiera son premier roman très peu de temps après celui de Slavko Janevski, considéré comme le premier roman macédonien de la République de Macédoine. Avant lui, il n'y a pas de tradition romanesque. Existente la tradition orale, très riche et dont il s'inspirera fortement pour les thèmes et les personnages de ses romans, et le théâtre. Il est considéré comme un écrivain régionaliste car il écrit dans le parler de Mariovo et sur la région de Mariovo.

- 27 L'action dans ses romans se déroule principalement au XIX<sup>e</sup> siècle. Le cadre est généralement le village et le milieu paysan. Sa vision du monde rural est exempte d'idéalisation et de romantisme, elle se veut objective et réaliste à travers une description scrupuleuse du mode de vie des paysans. Ses romans sont empreints de nombreux éléments ethnographiques et folkloriques mais également historiques. Bien que décrivant une époque, un peuple, une famille, il n'y a pas de généralisation ni de volonté de conceptualisation. Le récit est linéaire, chronologique.
- 28 Popov est un écrivain sans prétention littéraire, mais dont les romans sont restés incontournables. Il représente une figure marquante de l'histoire littéraire macédonienne. Ses romans figurent dans les programmes scolaires comme lectures obligatoires. Ils ont connu un réel succès auprès des lecteurs macédoniens. Il s'inscrit dans la lignée d'August Šenoa, Ivo Andrić, Miroslav Krleža, Slavko Janevski, Guorgui Abadžiev, Miloš Crnjanski, Ivan Vazov, Joseph Jurčić, etc.
- 29 Le roman *КАЈЕШИ АНЉА* [Anguéline la brune (1958)] est une exception. Avec le titre, nous savons d'emblée que Popov fait référence à la très populaire chanson traditionnelle du même nom qui chante l'histoire d'une jeune fille enlevée par un Ottoman laquelle refuse de se convertir. Le roman, toutefois, va plus loin en liant deux thèmes : le rapt des jeunes filles, leur turcisation avec leur entrée dans le harem et le rapt des jeunes garçons (le *devchirme*) pour en faire des janissaires, les meilleurs des Turcs et les plus vaillants défenseurs de l'Empire. Ce lien est symbolisé par des enfants jumeaux : Anguéline et Angel dont on souligne les caractères d'innocence et de victime par les prénoms qui leur sont attribués. Deux thèmes qui n'en font qu'un : le rapt des enfants. Qui vont de pair avec deux autres thèmes : Héroïsme et Trahison, en d'autres mots : liberté et servitude.
- 30 Les paysans libres de Mariovo d'ordinaire n'apportaient pas leurs enfants au marché à bestiaux de Prilep de peur de se les faire ravir par les beys pour en faire des « serfs » dans leurs tchifliks. Le roman débute sur un jour peu ordinaire de l'année 1548, où des enfants accompagnant les villageois se font enlevés par le cadî Arslan-bey. Parmi ces enfants se trouve Angel qui sera renommé Arslan Veledi Sirme. Popov décrit de façon détaillée la vie d'Angel à partir de son enlèvement ainsi que son éducation en tant que futur janissaire. Envoyé à Constantinople à l'école des janissaires, il deviendra leur aga, en fonction près du Beylerbey de Roumelie : Mehmed Pacha. Il éduquera à son tour d'autres « Adjamis Oglans » [« jeunes garçons sans expérience » ou « novices »] à détester les chrétiens « impurs » afin de gagner la confiance des beys et s'assurer une meilleure place au paradis quand il se rendra auprès du grand prophète.
- 31 Une dizaine d'années plus tard, ce sera le tour de sa sœur d'être emmenée dans le sérail du cadî. Selon la loi islamique, la jeune fille doit adopter la religion musulmane volontairement. Sans la turcisation de la jeune fille, le cadî ne peut la prendre pour épouse. Or, Anguéline préfère la mort au changement de religion : « Plutôt mourir que de devenir Turque<sup>50</sup> », « Je donnerai ma tête, mais ne changerai pas de foi<sup>51</sup> ».
- 32 Si Angel ne s'est pas révolté contre son nouvel état de janissaire musulman, Anguéline n'a jamais accepté de renier sa foi chrétienne pour devenir musulmane. Les autres Macédoniennes, dans le sérail, ne comprennent pas cette obstination d'Anguéline. Issues de familles macédoniennes travaillant dans les tchifliks du bey, elles considèrent leur nouvelle vie comme une chance d'échapper à la vie de « serf » à laquelle sont réduits les parents. Ces derniers travaillent comme du « bétail » des aurores à la tombée de la nuit, fouettés à mort s'il le faut, devant l'indifférence générale et sans qu'ils puissent se

plaindre auprès de quiconque<sup>52</sup>. La misère de leur existence pousse les parents à désirer de meilleures conditions de vie pour leurs enfants, même si pour cela ils doivent renier leur foi.

- 33 Dans la réalité, c'était aussi le cas de certaines jeunes filles qui choisissaient de se convertir volontairement pour fuir la misère et les privations de la vie paysanne et d'épouser des Ottomans afin de vivre une vie sans travail et dans la richesse. Dans certains cas, ce sont les parents qui, pour les mêmes raisons, permettaient à leur fille d'épouser un Ottoman. Les parents pouvaient espérer de la sorte vivre aussi un sort meilleur.
- 34 Le roman de Popov brosse des tableaux de jeunes femmes qui ne connaissent pas les mots « foi, âme, liberté » scandés inlassablement par Anguéline. Migar, une de ces jeunes filles, sous l'influence d'Anguéline, repoussera les demandes du bey en se faisant porter souffrante, puis par désespoir, sombrera dans une profonde dépression. Elle sera retrouvée morte, après avoir choisi la mort. Cette détermination d'Anguéline et son influence sur les autres jeunes filles provoquent la peur chez le cadî qui voit en elle la figure incarnée du diable ou, pour le moins, d'une sorcière<sup>53</sup>.
- 35 Selon la tradition populaire, des noms de jeunes filles qui se sont donné la mort en signe de refus de changer de foi ont été attribués à des lieux : ravins, rivières, ponts, villages, etc. La légende lie l'origine du nom Mariovo à Mara, une jeune fille à qui un pacha aurait demandé de se turciser. Elle aurait accepté à condition que toute la région devienne libre. Le pacha se serait conformé à sa demande, mais, après avoir rédigé un document officiel allant dans ce sens, la jeune fille se serait donnée la mort pour ne pas renier sa foi chrétienne. Cette même légende est reprise par Stale Popov dans son roman : *Anguéline la brune*. Popov s'inspire de cette légende pour broser le tableau de paysans ne connaissant pas le servage et vivant libres, ainsi que du chant populaire du même nom<sup>54</sup> pour créer son personnage féminin de la jeune fille révoltée et héroïque.

КАЛЕШ АНЃА	Anguéline la brune
АЈДЕ СЛУШАЈМ СЛУШАЈ	Allons écoute écoute
КАЛЕШ БРЕ АНЃО	Brune Anguéline
ШТО ТАМБУРА СВИРИ	Ce que chante la tamboura
ТАМБУРАТА СВИРИ	Chante la tamboura
КАЛЕШ БРЕ АНЃО	Brune Anguéline
АНАМА ДА СТАНЕСИ	Que tu deviennes kadana
НА САРАЈ (ЧАРДАК) ДА СЕДИШИ	Qu'au sérail tu te tiennes [variante : Qu'au balcon tu te tiennes]
КАЛЕШ БРЕ АНЃО	Anguéline la brune
ЖОЛТИЦИ ДА БРОИШИ	Pièces d'or tu comptes
КАЛЕШ БРЕ АНЃО	Anguéline la brune
БИСЕРИ ДА НИЖЕШИ	Perles tu enfiles
АЈДЕ СЛУШАЈМ СЛУШАЈ	Allons écoute écoute,
КЛЕТО БРЕ ТУРЧЕ	Maudit Turc
АНАМА НЕ БИВАМ	Kadana, je ne serai pas
АНАМА НЕ БИВАМ	Kadana, je ne serai pas
КЛЕТО БРЕ ТУРЧЕ	Maudit Turc
ТУРСКИ НЕ РАЗБИРАМ	Le turc, je ne le comprends pas
ВЕРА НЕ МЕНУВАМ	Ma foi, je ne la changerai pas

- 36 La jeune fille macédonienne<sup>55</sup>, à l'instar de la tradition orale macédonienne<sup>56</sup>, est dépeinte comme résistant à l'occupant malgré les tortures morales et physiques que lui faisaient subir les Ottomans. Enlevée puis emmenée dans le harem, elle était contrainte, parfois par la force, de changer de foi. Un Turc ne pouvait prendre pour épouse une chrétienne. Comme unique résistance, il restait à la jeune fille le refus et en définitive la mort par le suicide.
- 37 La place de la jeune fille dans la société traditionnelle macédonienne est essentielle. Place qui sera d'autant plus accentuée que les hommes sont absents : pečalbari<sup>57</sup>, haïdouks, ou enlevés pour devenir janissaires. De même que l'on porte atteinte aux populations chrétiennes en leur ravissant l'élément masculin susceptible de se rebeller et de devenir une force, en leur ravissant les femmes il s'agit de porter atteinte à la communauté et à la chrétienté car c'est la femme qui permet la procréation et la poursuite de la lignée, c'est elle qui rend possible la sauvegarde de la religion chrétienne et sa transmission. En l'obligeant à se turciser, puis à mettre au monde des enfants turcs, il s'agit de mettre en péril la communauté chrétienne et la religion chrétienne et sa propagation. L'islamisation de la population chrétienne qu'elle soit forcée ou volontaire est un phénomène fondamental. Il est très mal vécu par cette même population chrétienne. Aussi, est-ce un sujet très douloureux dans la conscience macédonienne.
- 38 Dans la société patriarcale, la perte de la virginité de la jeune fille, qui symbolise les valeurs de cette société basée sur le code de l'honneur, peut engendrer la destruction de la communauté. Le mot « ДЕВОЈКА (devojka) » signifie à la fois « jeune fille » et « vierge ». L'expression « ЧЕШНА ДЕВОЈКА (esna devojka) » signifie « jeune fille honorable », en d'autres mots « une jeune fille vierge est honorable ». La virginité représente l'honneur de la société patriarcale. Attenter à la virginité de la jeune fille c'est attenter à son honneur, et conséquemment à l'honneur de sa communauté. L'enlèvement des jeunes filles est, par conséquent, une double atteinte à la société patriarcale.
- 39 C'est pourquoi, dans le roman, la figure de la jeune fille va de pair avec les insurrections que son enlèvement provoquera et auxquelles doit faire face le cadi qui sera contraint de demander des instructions et de l'aide au sultan, soulignant par là l'ampleur de la révolte.
- 40 Bien que le récit soit centré sur les jumeaux, le véritable héros est le peuple dans sa volonté collective de défendre sa liberté. Pour les habitants de Mariovo, il ne fait aucun doute que le plus grand des esclavages serait de renier sa foi, comme l'indique les propos inscrits sur une planchette : « Nous mourons pour la sainte foi orthodoxe et pour la sainte liberté<sup>58</sup> » ou encore ces paroles des popes Jakov et Sirmev qui mènent la révolte : « Que les oiseaux mangent mon corps, mais qu'au moins je ne jette pas mon âme dans la boue<sup>59</sup> ». Seuls les êtres sans scrupule, avides de pouvoir et de richesse, sont prêts à abjurer leur foi et à trahir leurs frères chrétiens. C'est le cas de deux personnages Jane et Rampo qui, après avoir renié leur religion chrétienne, deviendront les beys Junuca et Rifata et les ennemis des gens de Mariovo. Nous sommes au XVI<sup>e</sup> siècle, les populations sont rattachées à des *millets*, c'est-à-dire à une église. Les chrétiens appartiennent au « roum » millet. Ils sont les sujets non musulmans du sultan : les dhimmî. L'unique moyen de se préserver de l'assimilation religieuse était de garder et défendre sa religion. La religion distinguait les dominants des dominés, les maîtres des esclaves. Le *millet* ne représente pas un peuple ou une nation, c'est-à-dire une communauté ethnique, mais une communauté religieuse. La religion, durant cette période ottomane, permettait

d'identifier à quel camp appartenait l'individu, vainqueurs ou vaincus, et non à quel peuple.

- 41 Les paysans de Mariovo se distinguent des autres paysans macédoniens et balkaniques en ce qu'ils jouissent d'une certaine autonomie et sont exemptés du paiement des impôts, d'où chez eux un sentiment prégnant de liberté. C'est pourquoi aussi, lorsqu'Anguéline est enlevée, les paysans n'hésitent pas à organiser sa libération pour réparer cette injustice, puis mettent en place la défense armée de Mariovo contre les attaques du cadi. Retranchés dans la citadelle Pešta, les paysans, tels des héros épiques, sacrifient leur vie à l'autel de la liberté. Même trahis par les deux compatriotes Jane et Rampo, ils ne renoncent pas à combattre jusqu'au dernier souffle. Leurs cendres sont ramassées en cachette et conservées comme des reliques afin de servir d'exemple aux jeunes générations.
- 42 Nous sommes à l'époque de Süleyman le magnifique et du fameux Mehmed Pacha Sokolović<sup>60</sup>. Ainsi, pour la révolte des gens de Mariovo<sup>61</sup>, Popov se fonde sur des événements historiques pour dresser le cadre de son récit. Toutefois, en tant que romancier, il ne respecte pas toujours la datation ou la justesse des faits et mêle légende, mythe et histoire. Popov nous relate la vie exceptionnelle de Sokolović, ce personnage illustre, en l'insérant dans cette dualité sur laquelle repose le roman : Liberté et servitude. En l'an 1505 ou 1506, dans le petit village Sokolovo, sur la Drina, dans la région de Višegrad, en Bosnie, naquit un enfant qui fut prénommé Baïtsa, dont on ne connaît pas le patronyme. Il fut enlevé à l'âge de 12 ans, en l'an 1516, par l'aga des janissaires venu, avec 50 janissaires, procéder au ramassage de l'impôt du sang. Emmené à Constantinople et devenu janissaire, il sera nommé grand vizir. N'ayant oublié ni son origine ni sa langue, qu'il continuera à pratiquer, il s'entoure d'un grand nombre de janissaires slaves, parmi lesquels se trouve Angel. L'objectif de Mehmed Pacha, relate Popov, en tant que grand vizir, était de créer un royaume serbe musulman en Europe, aussi voulait-il islamiser les Serbes. Connaissant le fanatisme religieux de l'époque, il procède par étapes, avec prudence. Conscient du rôle de la religion dans l'organisation sociale, il renouvelle le patriarcat de Peć et nomme comme patriarche son frère Makarija, s'assurant de la sorte le pouvoir sur le raïa serbe. Il fait édifier le pont sur la Drina. Victime d'une conspiration, il est assassiné le 11 octobre 1579 par un derviche, dans ses appartements de travail.
- 43 Popov procède à une différenciation entre faibles et forts, qu'ils soient chrétiens ou musulmans. Les Macédoniens et les autres Slaves avides de pouvoir et de richesse sont prêts à tous les renoncements. Au contraire, ceux qui par infortune se retrouvent dans le camp ennemi n'en restent pas moins attachés à leur origine et à leur peuple lorsqu'ils sont braves, intelligents, stratèges, ont un sens de l'honneur et de la fidélité, gagnant jusqu'à la confiance du sultan.
- 44 Lorsque les gens de Mariovo seront menés devant Mehmed Pacha pour y être jugés, ce dernier sera frappé par la ressemblance d'Anguéline avec Angel. Sachant qu'Angel-Arslan avait une sœur jumelle, il le fait mander. Anguéline tombera à genoux devant son frère qu'elle reconnaît, mais ne peut le prendre dans ses bras, car il est devenu Turc. Lorsque son frère lui relève la tête, la regarde dans les yeux et se penche pour l'embrasser, elle repousse des mains sa tête tout en le caressant sur les joues et les cheveux et lui parlant tendrement.
- 45 Une fois séparé, chacun semble devoir rester dans son monde. Anguéline souhaite à son frère de vivre heureux dans son monde, même si elle refuse ce monde. Quant à Angel, sur la demande de Mehmed Pacha, il ramènera les villageois libres à Mariovo avec pour

mission de remplacer le *cadi*. Angel nommera un nouveau *cadi*, mais ne pourra pas ramener l'ancien à Mehmed, car il est décédé. Il tuera les deux *beys* macédoniens qui ne laissent aucun répit aux paysans de Mariovo puis s'en retournera auprès de Mehmed Pacha occuper sa haute charge, dans la plus grande fidélité à son maître et à l'Empire.

- 46 L'idée développée ici est que le chrétien, malgré tout, ne peut pas se comporter comme un Turc, même lorsqu'il devient janissaire. Demeurent en lui la noblesse des sentiments et un attachement à sa famille et communauté d'origine. Ce qui le distingue des Turcs sanguinaires. Il ne peut pas tout à fait oublier ce qu'il a été. Lorsqu'il retrouve sa communauté ou la mémoire de son origine, il n'hésite pas à venir en aide aux siens. Dans le roman de Joseph Jurčič, *Le Janissaire Slovène*, lorsque Georges Kôziak retrouve la mémoire de son origine, il redevient un bon chrétien. Cependant, ce retour à la chrétienté n'est possible que parce qu'il appartient à une famille noble. Le statut retrouvé n'est pas moins enviable que celui qui est perdu. Ce n'est pas le cas des paysans qui eux, s'ils quittent les postes qu'ils occupent en tant que janissaires retournent à la misère. On comprendra qu'Angel, en tant que fils de paysan pauvre, n'abandonnera pas son statut de janissaire. Toutefois, l'auteur, en peignant Angel comme le bras droit de Mehmed Pacha, justifie cette acceptation de l'état de janissaire. Tous deux sont de même origine slave, tout deux parlent une langue slave, tout deux ont vécu l'enlèvement, une même éducation et, par conséquent, ont une compréhension mutuelle de leur état identique. S'ils demeurent dans leurs fonctions, tous deux tentent de s'entourer de proches et de chrétiens slaves, de protéger leur communauté, leur région et leur famille. Aussi, la figure de Mehmed Pacha est-elle indispensable pour justifier la décision finale d'Angel.
- 47 Pour Popov, il n'y a aucun doute, les individus résistent, luttent au prix de leur vie bien souvent, mais ils veulent rester maître de leur destinée, la construire. Elle ne s'abat pas sur eux comme une fatalité ou une malédiction. Ce qui a été édicté par l'homme peut aussi être aboli par l'homme et sa volonté de participer à l'Histoire. Jusqu'à la femme, être considérée inférieure et faible, qui, pourtant se montre, dans ces moments tragiques, plus fortes que certains hommes. Leçon de bravoure et foi en l'humain. Ce discours pourtant paraîtra trop idéalisé, trop romantique, trop lointain au lecteur d'aujourd'hui.
- 48 Le discours de Starova se veut plus moderne, posant le problème de l'identité en regard des sociétés à l'identité en mutation et en questionnement. Renversement d'angle. L'aujourd'hui sert de référent, même si c'est de l'hier dont on parle. L'on s'adresse au lecteur contemporain qui facilement peut comprendre dans le désarroi existentiel actuel une problématique qui pourtant n'a rien à voir. Illusion de parallélisme, illusion de la répétition et du connu. Adhésion à un discours qui pourtant nie fondamentalement l'humain et sa volonté d'être libre.
- 49 Nous tenterons de montrer maintenant ce qui caractérise véritablement la continuité et la contemporanéité du janissariat.

## **Le janissariat<sup>62</sup> et la domination impériale : *au nom de l'Empire***

- 50 Pour pallier le manque de cohésion et discipline des armées de l'Antiquité et du Moyen Âge, certains souverains pensèrent à créer un corps privilégié composé de groupes militaires spécialement sélectionnés et formés. Il constituait la garde impériale qui devait

ensuite intégrer l'armée et en former les cadres cohérents autour desquels se groupaient des unités disciplinées et ordonnées d'une valeur de combat supérieure.

- 51 Les prétoriens romains, tout d'abord gardes du corps des empereurs, entraient ensuite dans l'armée et faisaient partie des légions romaines. Les soldats étaient au début recrutés en Italie uniquement, plus tard des guerriers d'origine étrangère (Macédoniens, Espagnols, Germains) furent admis dans les rangs. Cette troupe d'élite qui avait servi à assurer la discipline dans l'armée et à réprimer les rébellions et révoltes va, du fait du rôle politique qu'elle s'arroge en nommant ou destituant les empereurs, voire en les mettant à mort, devenir dangereuse pour l'Empire.
- 52 Les Strélitzi (ou Striéltzi) russes, les célèbres mousquetaires de Pierre le Grand, considérés comme les meilleurs soldats des tsars, qui eurent une existence courte, appartiennent à cette catégorie. Ce sont, toutefois, les Mamelouks<sup>63</sup> d'Égypte qui méritent d'être cités en exemple. Ces célèbres cavaliers africains, d'abord gardes impériaux des souverains du Nil, réussirent à occuper les premières places dans l'administration et les plus hautes fonctions de l'État. Ils intronisaient ou destituaient les sultans à leur gré et finalement se substituaient à eux.
- 53 Les prétoriens turcs, c'est ainsi que l'on nommait parfois les janissaires<sup>64</sup>, occupent une place particulière. Ce corps turc, plus exactement ces deux corps car il y avait celui de Constantinople et celui de l'Afrique du Nord, ont eu une durée de vie prolongée et ininterrompue. C'est à quelques unités du corps que l'on doit la fondation de l'État turc de l'Afrique du Nord. Contrairement aux prétoriens romains, les janissaires étaient destinés, dès l'origine, à faire partie de l'armée ; à devenir le noyau de la force militaire. Ils influençaient les soldats par leur discipline, leur courage et leur fougue. Leur importance au sein de l'armée était telle que, pour les adversaires, ils représentaient l'armée turque.
- 54 Cette institution serait due historiquement à Mourad I<sup>er</sup> (1359-1389). La date d'organisation du corps est fixée à l'année 1362. Le nouveau corps de fantassins fut appelé « la nouvelle troupe » en turc « Yeniceri » (en ancien turc, on prononce Yan au lieu de Yeni, turc moderne).
- 55 La loi de la levée : les Janissaires se recrutaient parmi les enfants des peuples chrétiens de l'Empire, âgés de 5 à 20 ans, les plus beaux et les plus forts. Sous Selim I<sup>er</sup> (1512-20), ce mode de recrutement : le *devçirme* (*devşirme* de *devşirmek* : cueillir, rassembler), la « levée », la « cueillette » ou le « ramassage » périodique, était devenu une coutume acquise, et avait, pour ainsi dire, force de loi. Les levées périodiques se faisaient généralement par contingents de 1000 enfants, tous les 5 ou 7 ans. Finalement, ce « tribut du sang » ou « tribut de chair humaine » devint annuel. Le *devçirme* s'effectuait surtout chez les Grecs, les Macédoniens, les Albanais, les Serbes, les Bulgares, les Bosniaques et les Arméniens. Certains chrétiens essayaient de détourner par tous les moyens le sort qui menaçait leurs enfants. Comme nous l'avons précisé précédemment, les non-mariés seuls pouvant être pris. On mariait donc les garçons en bas âge. La règle était de ne prendre que des enfants chrétiens : aussi convertissait-on, parfois, les enfants à l'Islam pour les soustraire à cette levée. Il faut cependant dire aussi que d'autres se soumettaient sans résistance à l'enlèvement de leurs enfants, les Ottomans essayaient même de substituer leurs enfants à ceux des chrétiens afin de les faire profiter des avantages et privilèges dont jouissaient les janissaires. Les jeunes recrues, après avoir été formés dans des écoles spéciales<sup>65</sup>, accédaient avec facilité aux plus hautes fonctions, non seulement militaires, mais administratives et politiques, ce qui explique la faible résistance de certains<sup>66</sup>.

- 56 Le *devchirme* resta en vigueur jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. En 1703 Ahmed III ordonnait encore une levée, mais cet ordre n'aurait pas été exécuté.
- 57 Une transformation lente et décisive du corps va se produire à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. En 1582, le sultan Murat III donna la permission à quelques Osmanli, d'entrer dans l'*odjak* (le corps). Avec cette transformation capitale, le corps d'armée constitué jusqu'ici exclusivement d'étrangers devint progressivement une armée populaire turque, toujours plus nombreuse. Plus tard, la sélection et le contrôle n'étant plus rigoureux, presque tout le monde pouvait devenir Janissaire. Les janissaires ne pouvaient exercer une profession, cela étant incompatible avec l'honneur du guerrier, mais après l'entrée de gens de diverses professions dans les rangs, cette règle perdit sa valeur. Chaque *orta* (troupe) avait généralement sa profession, son métier préféré. On connut ainsi des *orta* de boulangers, de bouchers, etc. C'est ainsi que ce corps devint un amas de gens de tous les métiers qui ne ressemblaient en rien aux fameux guerriers sélectionnés et entraînés avec rigueur et discipline qui obéissaient aveuglément à la volonté du Sultan, et observaient une discipline de moines. On distinguait alors deux sortes de janissaires : les soldats actifs recevant une solde et les *yamak* (aides) inscrits sur les rôles mais ne faisant pas de service et ne recevant pas de solde, gardant le titre de janissaire pour les avantages qu'il pouvait encore conférer. Au XIX<sup>e</sup> siècle, on dénombrait 400 000 *yamak*, 60 000 janissaires reçurent la solde et seuls 25 000 environ pouvaient être rassemblés en cas de guerre, tant la discipline faisait défaut.
- 58 Déjà, avec Mehmed II, fut ordonnée l'attribution d'un *bakchich* (cadeau ou « Le don de joyeux avènement ») aux janissaires, c'est-à-dire une augmentation de solde. Ce fut un précédent. Après quoi, à chaque nouvelle ascension d'un sultan, les janissaires exigeaient une augmentation<sup>67</sup>.
- 59 Sous Soliman, les vétérans obtinrent l'autorisation de se marier. Sous ses successeurs, cette faveur devint un droit pour tous les janissaires.
- 60 Depuis des siècles les Ottomans avaient enlevé aux peuples chrétiens soumis à leur domination la meilleure jeunesse. L'abandon du *devchirme* ira de pair avec la renaissance de la volonté d'indépendance de ces peuples qui se manifesteront avec une force accrue et deviendra une menace croissante pour l'unité de l'Empire. L'abandon de cet « impôt » affaiblira l'Empire tout en renforçant les adversaires.
- 61 L'entrée d'éléments indésirables, voire même de criminels dans le corps va transformer ce dernier en un véritable fléau pour la population civile. Révoltes<sup>68</sup> et incendies se succéderont. Les incendies provoqués par les janissaires devinrent aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles très fréquents à Constantinople. Sous le règne d'Ahmed III (1703-1730) la ville fut incendiée 140 fois et dut être rebâtie entièrement à cinq reprises. Le feu se propageait très facilement, les maisons étant pour la plupart construites en bois<sup>69</sup>. Seules les constructions de pierre résistaient au feu.
- 62 Les trois plus grandes révoltes du corps ont été celle de 1622 qui a occasionné le premier régicide, l'assassinat du Sultan Osman II ; celle de 1648 avec le deuxième et dernier régicide commis par les janissaires, l'assassinat de Sultan Ibrahim I<sup>er</sup> qui avait voulu, contrairement aux usages, les forcer à payer des impôts et enfin la grande révolte du Padrona Khalil, en 1730.
- 63 Fléau pour la population civile, danger pour l'Empire, inefficace dans les batailles, les janissaires n'étaient plus le corps d'élite d'antan. Les fils des janissaires eux-mêmes n'étaient pas soumis à l'éducation sévère des *Adjémi Oglans* (*açemi oğlan* : « garçons sans

expérience » ou « novices »). L'*odjak* ne se composait plus d'hommes sélectionnés et spécialement choisis parmi les meilleurs jeunes. Aussi leurs adversaires n'avaient-ils plus peur des guerriers ottomans devenus des « vieilles femmes qui parlent sans cesse de leur ancienne beauté et ne sont plus bonnes à rien. »

64 Selîm III (1789-1807), en 1793, réforme l'armée à l'européenne<sup>70</sup> en formant un nouveau corps d'infanterie appelé *nizâm-i djedîd* (nouvelle ordonnance) qui adoptait le règlement autrichien.

65 Le 16 juin 1826 Mahmûd, promulgua le firman de la répression radicale qui devait alors se poursuivre pendant des années<sup>71</sup>. Partout, dans toutes les organisations telles les Tulumbadji (pompiers), les Kayikdji (bateliers), les Hamal (portefaix), dans toutes les corporations on pourchassait, on tuait les janissaires. Dans toutes les villes, leurs casernes furent brûlées ou démolies. L'ordre des Bektachi<sup>72</sup> subit le même sort. Ses 14 monastères à Constantinople furent détruits, l'ordre dissous.

66 Quatre ans plus tard, la France conquiert l'Algérie. Le 5 juillet 1830 Hussein Dey signa la capitulation d'Alger. Les Janissaires n'existaient plus, il était défendu de prononcer leur nom et beaucoup plus tard encore on ne le disait qu'à voix basse.

*« L'idée qui anima les créateurs des Janissaires était, justement, de former un corps composé exclusivement d'étrangers. Étrangers qui, enlevés à leurs parents dès leur tendre enfance, furent convertis à l'Islam, élevés en Turcs et destinés à devenir les fidèles soldats des sultans. Cette fidélité distingue les Janissaires de tous les autres "Prétoriens". Elle est due à la position qu'ils avaient dans l'Empire et qui les forçait à ne voir leur salut que dans l'existence de la famille impériale. Ils n'ont, pendant toute leur existence, jamais fléchi dans cette fidélité envers la dynastie et l'ont gardée intacte pendant cinq siècles. Ils n'ont jamais voulu détrôner les empereurs ottomans, aucune de leurs révoltes n'avait ce but et elles ne visaient généralement que quelque chef ou ministre qui ne leur plaisait pas. Et même si la révolte éclatait contre un souverain, elle n'était dirigée que contre sa personne et non contre sa dynastie. Ce loyalisme envers la famille impériale retenait longtemps les Sultans d'en finir avec le corps. [...] Le commencement du déclin des Janissaires coïncide par contre avec l'époque où l'on admit des soldats d'origine turque dans le corps et quand, le recrutement ne s'effectuait plus suivant l'idée des créateurs, le corps cessa d'être une troupe étrangère. Le corps n'était donc plus une troupe qui, étrangère au peuple turc, devait tout à la dynastie des Ottomans. Lié au peuple et soutenu par lui, il devint de plus en plus dangereux pour les régents et ce n'est que par un coup de force hardi, que le dernier sultan de l'ère des Janissaires" arriva à s'en débarrasser<sup>73</sup>».*

67 L'originalité de ce corps, unique dans l'histoire, réside dans la conception du recrutement. Cette nouvelle troupe était composée des enfants des peuples soumis, toujours à combattre. Ces enfants devaient donc combattre leurs propres parents ainsi que leur parenté qu'on leur avait fait oublier. En pratiquant le « tribut du sang », il s'agissait de sélectionner les meilleurs enfants, les plus forts et les plus beaux mais aussi ceux qui avaient des aptitudes à l'apprentissage. Par conséquent, il s'agissait de sélectionner le « meilleur sang » pour le transformer et l'utiliser pour la défense de l'Empire. De membre d'une famille chrétienne ou d'une communauté chrétienne plus élargie, ces enfants devenaient les représentants les plus illustres de l'Empire, les ennemis les plus farouches et ne devaient leur existence et leur survie qu'au sultan, qualifié de « père nourricier »<sup>74</sup>. C'était une manière radicale de couper ces êtres de leur origine, de leur parenté ; de les priver de liens en instaurant une dépendance vis-à-vis de l'Empire, en particulier de l'Empereur<sup>75</sup>.

68 Nous pourrions penser, qu'avec l'éveil des nationalismes, les luttes d'indépendance et la création d'États indépendants, l'individu recrée le lien avec sa communauté d'origine et

se définit en tant que membre d'une nation particulière à l'identité unique. Or, nous assistons au retour du janissaire, non plus dépendant d'un Empire, mais d'une culture universelle dispensée par l'État.

## Janissariat et nationalisme : *au nom de la Nation*

69 Ernest Gellner<sup>76</sup>, pour élaborer sa théorie du nationalisme, analyse les transformations de l'État. Il part de la définition de Max Weber selon laquelle l'État est le groupement, qui au sein de la société, détient le monopole de la violence légitime. Pendant la période agraire, on va connaître l'émergence de l'écriture et d'un ordre ou classe spécialisée, celle des clercs (clerisy) qui mènera, à l'époque industrielle, à un changement de la nature du monopole. Le monopole de l'éducation légitime est alors plus important et plus décisif que le monopole de la violence légitime.

Comment se produit ce changement ?

70 L'État central, dans sa volonté de détenir son pouvoir exclusif, voit un danger principal « dans l'acquisition et la conservation, par les détenteurs de charges militaires ou religieuses, de relations avec des groupes de parenté particuliers dont les intérêts sont alors susceptibles d'écarter ces détenteurs de charges de la voie austère du devoir et dont le soutien est, en même temps, susceptible de les doter, à l'occasion, d'un pouvoir excessif<sup>77</sup> ».

71 Les stratégies adoptées par l'État pour contrer ce danger sont définies de façons génériques comme castratrices : « L'idée est de rompre le lien de parenté en privant le guerrier, le fonctionnaire, le religieux de son ascendance, de sa postérité ou des deux. Les techniques utilisées comprennent l'emploi d'eunuques, physiquement incapables d'une postérité, de prêtres dont la situation privilégiée avait pour condition le célibat, ce qui les empêchait de reconnaître une descendance ; le recours à des étrangers dont les liens de parenté pouvaient être jugés comme suffisamment éloignés pour ne présenter aucun risque, ou à des membres de groupes exclus ou privés de leurs droits qui, coupés de l'État, qui les employait, auraient été dans la détresse<sup>78</sup> ». Gellner, à l'appui de son argumentation, cite les étrangers qui jouaient un rôle prééminent dans les gardes prétoriennes des palais et dans les services financiers des empires.

72 Toutefois, durant cette période agraire, il était impossible de castrer tout le monde, seules certaines strates des élites étaient systématiquement castrées et il était difficile d'exécuter la castration indéfiniment : « Les gardiens, qu'ils soient mamelouks ou janissaires, bureaucrates ou prébendiers, sont gagnés par la corruption, acquièrent des intérêts, des liens et une stabilité, ou sont aveuglés par la quête des honneurs, de la richesse et le leurre de l'autoperpétuation. Il semble que l'homme de la société agraire soit d'un métal corrompible<sup>79</sup> ».

73 Lorsque la pratique de la lecture et de l'écriture n'est plus réservée à une élite, mais s'universalise et donne naissance à une classe de clercs aux dimensions universelles, la pratique de la lecture et de l'écriture n'est plus alors une spécialité mais une condition préalable à toutes les autres spécialités. Les professions cessent virtuellement d'être héréditaires, la castration devient quasi universelle et très efficace. Ainsi l'homme industriel devient « un mamelouk "de robe" qui fait passer les obligations afférentes à son métier avant les exigences de la parenté<sup>80</sup> ». Ce nouvel ordre social change radicalement le rapport culture-société politique. L'humain ne peut se définir dorénavant qu'à travers

cette haute culture qui doit son existence à l'État : seul un dispositif, tel qu'un système éducatif moderne, « national », peut assurer un tel niveau de compétences<sup>81</sup> : « La totalité de la société est traversée par une haute culture qui la définit et qui a besoin du support de la société politique. Là se trouve le secret du nationalisme<sup>82</sup> ».

- 74 Gellner distingue deux modes de reproduction des individus et des groupes sociaux : la méthode interpersonnelle et la méthode centralisée. La méthode interpersonnelle et « sur le tas » est pratiquée quand « une famille, une unité de parenté, un village, un segment tribal ou une unité semblable mais encore plus petite, intègre les enfants, leur permet et les oblige à partager la vie communautaire en y apportant quelques compléments plus spécifiques telles que la formation, les exercices physiques, les préceptes, les *rites de passages* et ainsi de suite, et finalement transforme ces enfants en adultes quasi identiques à ceux de la génération précédente. La société et la culture se perpétuent ainsi<sup>83</sup> ».
- 75 La méthode centralisée est pratiquée quand la méthode locale est complétée de manière significative, ou remplacée, par une administration éducative ou de formation qui est distincte et qui se substitue à la communauté locale pour la formation des enfants. Ceux-ci ne seront rendus à la plus large société pour y accomplir leur rôle qu'une fois leur formation achevée. Gellner donne comme exemple pour cette méthode, dans sa forme extrême, le système du janissariat qui a connu, « dans l'Empire ottoman, un haut niveau de perfection et d'efficacité quand, avec les systèmes janissaires et *devchirme*, les jeunes garçons que l'on exigeait en tribut des populations vaincues ou que l'on achetait comme esclaves étaient systématiquement formés pour la guerre et l'administration et, dans le cas idéal, étaient totalement séparés et retirés de leurs familles et de leurs communautés d'origine<sup>84</sup> ».
- 76 Dans la société agraire, généralement, l'éducation des enfants se fait selon la méthode interpersonnelle, intra-communautaire, que Gellner qualifie d'*endoformation* et qu'il oppose à l'*exoformation* spécialisée, lorsqu'on a recours à des compétences extérieures à la communauté, c'est-à-dire l'éducation, qui relève de la société exoéducative.
- 77 La société exoéducative se caractérise par le monopole de l'éducation légitime qui a supplanté le monopole de la violence légitime : « Le monopole de l'éducation légitime est maintenant plus important et plus décisif que le monopole de la violence légitime. Quand on saisit cela, on peut aussi comprendre que l'impératif et les racines du nationalisme se situent non pas dans la nature humaine en tant que telle mais dans un certain type d'ordre social, aujourd'hui, omniprésent<sup>85</sup> ».
- 78 L'investissement le plus précieux de l'humain de la société exoéducative est l'éducation ; c'est l'éducation qui va lui conférer son identité. Il ne sera pas fidèle à un monarque, à un pays ou à une foi, mais à une culture : « La culture ne se contente plus d'être l'élément décoratif qui confirme et légitime un ordre social par ailleurs entretenu par des contraintes coercitives plus rudes. La culture est maintenant le médium commun indispensable, le sang et la vie ou peut-être plutôt la quantité d'air minimale commune grâce à laquelle les membres de la société peuvent respirer, survivre et produire. Dans une société donnée, ce doit être une culture dans laquelle tous peuvent respirer, s'exprimer et produire. Par conséquent, ce doit être la *même* culture. De plus, ce doit être, aujourd'hui, une culture prestigieuse ou haute culture (qui permet de maîtriser l'écrit et fournit une formation). Ce ne peut plus être une culture inférieure ou une tradition, diversifiée, liée à la localité et sans écriture<sup>86</sup> ».

- 79 L'homme moderne est un individu castré : un mamelouk : « La condition de mamelouk est devenue universelle. Il n'a pas de liens importants qui l'attachent à un groupe de parenté ou qui se placent entre lui et une communauté de culture large et anonyme<sup>87</sup> ». Tous les hommes étant des mamelouks, il n'y a pas de classe spécifique de mamelouks, aussi la bureaucratie peut-elle recruter dans l'ensemble de la population sans craindre l'influence des autres membres de la famille<sup>88</sup>.
- 80 Pour Gellner l'universalisation de la condition de mamelouk définit le nationalisme. Or, les nationalismes qui défendent chacun la spécificité d'une population, de son histoire, de sa langue et de sa culture ne s'« éveillent » qu'à la chute des Empires et après l'extermination des janissaires et des mamelouks. Au contraire, c'est durant les périodes antérieures, durant les ères des janissaires et des mamelouks, qu'une religion, une langue et une culture communes, étrangères à ces janissaires et mamelouks, étaient défendues par ces mêmes janissaires et mamelouks.
- 81 « Le pouvoir traditionnel qui n'a pas subi de contamination idéologique, comme chez les Turcs ottomans, a su conserver la paix et prélever des impôts ; à part cela, il a été tolérant et, en fait, profondément indifférent à la diversité des fois et des cultures de ceux qu'il gouvernait. En revanche, leurs successeurs armés semblent incapables de conserver un état de paix tant qu'ils n'ont pas imposé le principe nationaliste du *cujus regio, ejus lingua*. Il ne suffit pas qu'on leur prête obéissance ou qu'on leur verse un surplus fiscal. Ils désirent se saisir de l'esprit de la langue et de la culture de leurs sujets<sup>89</sup> ».
- 82 Nous marquerons ici notre désaccord avec Gellner. Les Ottomans ne se sont pas contentés de prélever des impôts et de maintenir leur pouvoir en obtenant l'obéissance. Le *devchirme*, l'impôt ou le tribut du sang, visait à ramasser tous les enfants mâles valides et intelligents afin d'amputer les populations soumises des meilleurs éléments qui leurs auraient permis de se perpétuer dans leur spécificité. Ravir les enfants mâles et enlever les jeunes filles pour les placer dans les sérails permettait d'agir sur la préservation et la reproduction des communautés dans leur spécificité, en d'autres mots de rompre et de rendre impossible l'existence d'un lien et sa perpétuation. Ces enfants, garçons et filles, devenaient des Turcs qui devaient défendre l'Empire et ses empereurs et mettre au monde une descendance qui devait, elle aussi, défendre l'Empire car coupés de leurs liens et de leurs communautés ces enfants devaient leur existence à l'Empire et au père nourricier : l'Empereur. Si l'Empire a eu une si longue vie, c'est parce qu'il a existé à partir et sur ce principe. La fin du janissariat a signé la fin de l'Empire.
- 83 L'extermination des janissaires signifie le retour à l'ordre ancien, le retour aux communautés, aux liens communautaires qui deviendront des liens nationaux ; les communautés s'élevant en États indépendants et souverains.
- 84 Mais si l'Empire est mort, donnant naissance à une multitude d'États, le principe sur lequel il reposait n'a pas disparu. Au contraire, nous voyons qu'il devient, au fur et à mesure, un ordre social qui se généralise et qui change la nature de l'État en instaurant le monopole de l'éducation légitime et en faisant de l'humain moderne un humain castré : un janissaire. Ce principe ne s'applique plus aux seuls étrangers, mais à tous les hommes qui sont devenus étrangers les uns aux autres.
- « L'exosocialisation, la production et la reproduction d'hommes hors de l'unité locale intime, est, aujourd'hui, la norme et il doit en être ainsi. L'impératif d'exosocialisation est le fil directeur auquel l'État et la culture doivent, aujourd'hui, être attachés<sup>90</sup> ».

- 85 Nous pensons que le nationalisme s'oppose à cet ordre social qu'est l'exosocialisation, qui existe et se développe indépendamment du type d'État. Cet ordre social, en séparant les individus les uns des autres, en les étrangeant, et en rendant le lien impossible, assure le monopole de l'État légitime.

## Le janissariat et la domination totalitaire : *au nom du Parti*

- 86 Georges Orwell publie en 1945 son œuvre magistrale : *La ferme des animaux*<sup>91</sup>, un épisode en particulier retient notre attention. Il s'agit du passage où Napoléon, l'un des cochons, enlève les neuf chiots auxquels ont donné naissance deux chiennes : Constance et Fleur, en disant qu'il pourvoit personnellement à leur éducation car « Selon lui, l'éducation des jeunes était plus importante que tout ce qu'on pouvait faire pour les animaux déjà d'âge mûr<sup>92</sup> ». Il les remise dans un grenier difficilement accessible et les séquestre si bien que tous les autres animaux en oublient leur existence.
- 87 Ils réapparaîtront au moment où Napoléon, par une sorte de « coup d'État », se débarrasse de Boule de Neige, un autre cochon. En poussant un gémissement aigu, Napoléon provoque l'apparition des chiens devenus de terribles molosses qui se jettent sur Boule de Neige, lequel leur échappe de justesse.
- 88 Les autres animaux ne comprennent pas sur l'instant d'où sortent ces bêtes féroces, mais finissent par comprendre qu'il s'agit des neuf chiots ravis à leurs mères et élevés en secret. « Pas encore tout à fait adultes, déjà c'étaient des bêtes énormes, avec l'air féroce des loups. Ces molosses se tenaient aux côtés de Napoléon, et l'on remarqua qu'ils frétilaient de la queue à son intention, comme ils avaient l'habitude de faire avec Jones<sup>93</sup> ».
- 89 Les chiens sont l'escorte, la garde de Napoléon. Ils le servent personnellement. Ils veillent à l'exécution de ses ordres et des représailles. Endoctrinés et obéissants, ils grognent dès qu'ils entendent le nom de l'« ennemi » désigné par Napoléon. Sanguinaires et sans merci, ils tuent ceux qui font entrave au maintien au pouvoir de Napoléon, leur maître. « Et, quelques instants, les molosses, ivres de sang, parurent saisis d'une rage démente<sup>94</sup> ».
- 90 *La ferme des animaux* est une fable antitotalitaire, visant principalement le stalinisme à travers la figure de Napoléon symbolisant Staline, qui valut à l'auteur le refus de quatre éditeurs ainsi que la censure de sa préface (Cette censure prévue par Orwell était la conséquence du traité d'alliance entre l'Angleterre et Staline, 1944).
- 91 Les chiens dans *La ferme des animaux* sont très souvent associés aux polices secrètes soviétiques. Qu'ils soient la garde ou la police est un résultat, nous devons nous pencher sur le processus qui a fait de ces bêtes de si fidèles « chiens de garde » du maître absolu.
- 92 Napoléon ravit ces chiens à leurs mères dès la naissance. Il les enferme dans un lieu secret et inaccessible, empêchant de la sorte tout lien avec leurs mères mais aussi le reste de la communauté des animaux. Il pourvoit personnellement à leur éducation, considérant d'un intérêt prioritaire l'éducation précoce des enfants.
- 93 Nous pouvons dès lors faire un parallèle avec l'endoctrinement des enfants sous le communisme par un système éducatif totalement dépendant d'une logique de parti unique visant la « création d'un homme nouveau ». Les jeunes Pionniers de l'Union Soviétique sont les fantassins, l'infanterie. En effet, pionnier signifie au XIV<sup>e</sup> siècle : « fantassin » qui renvoie à « infanterie », tous deux formés sur le mot « enfant ». Ces

pionniers sont les « petits » soldats qui les premiers défrichent, frayent le chemin, se lancent dans une entreprise nouvelle, et comme les scouts qu'ils remplaceront le 19 mai 1922 servent d'éclaireurs et de modèles. La devise scout "Bud' Gotov" ("Soit Prêt") fut modifiée en devise des Pionniers "Vsegda Gotov" ("Toujours Prêts"). Les chiens de Napoléon, dans *La Ferme des animaux*, sont toujours prêts à intervenir au moindre son aigu de leur maître.

- 94 Plus que la représentation d'un système répressif, les chiens incarnent le processus de formation de « l'homme nouveau ». Cependant, dans le roman, l'enseignement est réservé à l'élite « porcine », quant aux chiens ils ont été éduqués par Napoléon. Les chiens ne sont pas des cochons, de même que Napoléon n'est pas un chien mais un cochon. Il importe de s'interroger sur cette nuance. Les chiens ont été choisis par Napoléon justement parce qu'ils ne sont pas des cochons. Ils ont été sélectionnés pour leur force, leur obéissance et leur fidélité. N'appartenant pas au groupe majoritaire, coupés de leurs liens originels et de leur groupe d'appartenance, ils ne doivent leur salut qu'à « leur père nourricier », Napoléon, c'est-à-dire Staline « le plus grand des janissaires ».
- 95 Vus sous cet angle, ces neuf molosses ne seraient-ils pas une représentation romanesque des fameux janissaires de l'Empire ottoman ou des Mamelouks d'Égypte ? Pour l'auteur de 1984, créateur d'univers futuristes, quel intérêt pouvait avoir en 1945 ce corps militaire si particulier ?
- 96 G. Orwell, de son vrai nom Éric Arthur Blair, est né à Motihari, Bengal, Inde, mais il est envoyé en Angleterre pour son éducation. À 19 ans, il s'engage dans la police impériale indienne, en Birmanie, de 1922 à 1927, date de sa démission. Cette expérience de la colonisation britannique en Birmanie inspirera son récit caustique : *Burmese Days* (*une histoire birmane*), écrit en 1934. Orwell y critique le désintérêt des Britanniques pour la Birmanie, ses hommes, sa vie quotidienne. Il dépeint deux mondes antithétiques aux frontières difficilement franchissables. Il retournera en Angleterre à l'automne 1927. Il ne vivra alors que de « petits boulots » allant jusqu'à la plus grande misère : *Down and out in Paris and in London* (*Dans la dèche à Paris et à Londres*, (1927-1933)). Orwell veut se rapprocher de l'homme du commun. Il veut rompre la distance entre lui et les hommes ordinaires, cette distance dont il a tant souffert en Birmanie. Vivant avec eux, comme eux, exécutant les mêmes tâches et subissant les mêmes conséquences, il souhaite réaffirmer son appartenance à la communauté des hommes ordinaires en recréant les liens que la société s'évertue à briser. Farouche défenseur de la liberté humaine que la société, en isolant l'homme de son milieu et le livrant à un entier isolement, vise à anéantir. Avec une acuité extraordinaire, Orwell comprend qu'il a affaire à une nouvelle conception de l'humain contre laquelle il luttera de tout son être.
- 97 Qu'il ait donné le nom de Napoléon au dictateur de *La Ferme des animaux* n'est pas fortuit. Le 27 juillet 1798, Napoléon Bonaparte écrase les Mamelouks<sup>95</sup> lors de la campagne d'Égypte, à « La bataille des Pyramides ». Durant cette campagne, une partie des Mamelouks se rallie à Napoléon et le suit en France. L'un d'eux, Roustam Raza<sup>96</sup>, sera attaché à son service personnel jusqu'en 1814. Ces Mamelouks formeront un escadron attaché aux chasseurs à cheval de la garde impériale, unités favorites de l'Empereur. Après la chute du Premier Empire, les 24, 25, 26 juin 1815, pendant la terreur blanche, ils sont dispersés ou assassinés à Marseille par les habitants. Pendant le Second Empire, le nom de « mamelouks » sera donné aux bonapartistes autoritaires.
- 98 En Égypte, les mamelouks furent massacrés, en 1811 par le sultan Muhammad Ali.

- 99 Les Mamelouks étaient recrutés parmi les enfants capturés dans les pays non musulmans. Ils sont sélectionnés pour leurs capacités, leur résistance et leur absence de liens.

*« Le terme Mamelouk - c'est-à-dire esclave - indique l'origine de ces hommes, ou plutôt la négation de leur origine. Car ils sont arrachés dès leur adolescence, par la guerre, le rapt ou la traite, à leur famille, à leur pays - la Géorgie, la Circassie, la Crimée et livrés aux trafiquants, sont vendus à un émir, dont ils formeront la garde. Slaves principalement, provenant de la région du Caucase, pendant les raids des Mongols de Gengis Khan au XIII<sup>e</sup> siècle, bientôt rejoints par des esclaves balkaniques et même germaniques, ils sont toujours blancs, chrétiens non arabophones. Auprès de l'émir, ils reçoivent un prénom musulman, un générique désignant leur propriétaire ou leur prix, une éducation coranique et intensément militaire : maniement subtil du sabre et exercices de virtuosité à cheval. Devenus adulte, ils sont affranchis, autorisés à laisser pousser leur barbe, rétribués par les revenus d'un district territorial, et embrigadés au service du prince. Mais ces cavaliers d'élite, que l'on équipait alors luxueusement, masquaient dans le faste et le perfectionnement de la violence à l'arme blanche, leur véritable condition de mercenaires absolus, acculés à l'extrême point où l'homme ne s'appartient plus<sup>97</sup> ».*

- 100 Le mamelouk est lié, sa vie durant, à « sa maison », c'est-à-dire à son chef et aux autres mamelouks de la même formation. Les mamelouks les plus exemplaires intègrent les troupes d'élite du sultan. Ce dernier, tout comme pour les janissaires, devient « un père » pour ces hommes dont on a brisé tous les liens avec la famille et le lieu d'origine. Les mamelouks de moindre valeur dépendront des émirs. Les enfants des mamelouks ne peuvent faire partie du corps des Mamelouks, car ils sont nés musulmans. En contact avec la société islamique, il peuvent créer des liens autres que ceux exclusifs avec le sultan, ils sont donc considérés comme « moins résistants » ou, en d'autres mots, plus exposés à des influences qui peuvent nuire ou menacer le sultan et son autorité. Ces enfants épousent des femmes autochtones et s'intègrent dans la société locale, d'où la nécessité de trouver de nouveaux mamelouks à chaque génération.
- 101 C'est au retour de la campagne d'Égypte, le 18 brumaire (9 novembre 1799), que le général Napoléon Bonaparte met fin à la révolution par un coup d'État et instaure la dictature. C'est aussi, à son retour, le 29 juillet 1804, à l'instar de la Garde prétorienne romaine, du corps des Mamelouks ou du corps des Janissaires, qu'il crée la Garde Impériale, ce corps d'élite qui, à l'origine, était la Garde du Directoire (gouvernements de la révolution), puis Garde Consulaire (Consuls).
- 102 Durant la guerre civile en Grèce (1946 à 1949), qui opposait les communistes aux monarcho-fascistes, en mars 1948 les communistes prennent la décision d'évacuer les enfants (28 000 à 30 000 enfants âgés de 2 à 14 ans, principalement des enfants macédoniens) de la Macédoine de l'Égée vers la Yougoslavie et les pays de l'Europe de l'Est, c'est-à-dire vers les Républiques populaires. Le gouvernement grec dénoncera cet événement comme étant une « levée » d'enfants. Le terme utilisé est « *païdomazoma* », le même qui était utilisé pour le *devchirme* durant la période ottomane. Cet acte est considéré comme un rapt d'enfants. Les communistes présenteront cette décision comme un acte humanitaire pour sauver les enfants de la terreur et de leur envoi forcé dans les orphelinats créés par la reine Frédérica où était pratiqué l'endoctrinement anticommuniste. À leur tour, ils dénonceront la « levée d'enfants » de parents communistes ou ayant un lien avec des communistes pratiquée par la reine Frédérica (14 000 enfants furent placés de force dans ces orphelinats). Dans les récents témoignages relatifs à la guerre civile, cette « levée » d'enfants joue le rôle d'un « traumatisme choisi » (« *chosen trauma* »)<sup>98</sup>.

- 103 Beaucoup d'enfants disséminés dans les orphelinats du bloc de l'Est où l'on pratiqua l'endoctrinement communiste ne retrouveront pas leurs parents, ne reviendront pas dans le pays d'origine. Les enfants des orphelinats de la reine Frédérica apprendront à renier leurs parents, leur langue et leur origine.
- 104 Cet épisode de l'Histoire illustre combien les procédés des communistes et des monarcho-fascistes sont identiques dans l'enlèvement des enfants, d'où l'usage du même terme « *paidomazoma* » pour désigner leurs actes respectifs.
- 105 Orwell, dans *La Ferme des animaux*, en mêlant Staline et Napoléon dans une seule personne, s'oppose à l'Angleterre et aux intellectuels qui n'autorisent pas la critique du totalitarisme (l'URSS) pour « sauver la liberté » contre le fascisme. Orwell montre que tous deux sont condamnables dans la création d'êtres exclusivement asservis à l'idéologie étatique.

## Du janissariat au génocide : *au nom de la Race*

- 106 Le processus génocidaire se fonde sur l'extermination, plus précisément sur l'extermination de l'humanité dans l'humain. Tout en génocidant les humains, il s'agit de créer une « race » d'hommes privés de leur humanité. Aux « fontaines de mort<sup>99</sup> », les camps d'extermination, répondent les « fontaines de vie » : les « lebensborn » et les raptés d'enfants. La « levée » des enfants prépare la formation des « futurs janissaires du III<sup>e</sup> Reich ».
- 107 Créé le 31 décembre 1931, le RuSHA (l'Office supérieur de la Race et du Peuplement), dont l'un des premiers travaux est d'établir un tableau officiel des « valeurs raciales », sur ordre d'Heinrich Himmler, met au point une série de remèdes nationaux-socialistes, parmi lesquels figure l'élevage des enfants dans des maisons d'État, qui annoncent les « Fontaines de vie » (Lebensborn).
- 108 Dans la perspective de « l'hygiène de la race et de son contrôle dans l'intérêt de la patrie », selon les travaux du docteur Wilhelm Schallmayer, il était procédé à un contrôle eugénique permanent de la population allemande. Pour ce théoricien de la Race aryenne l'arrêt de la reproduction des éléments non valables était aussi important que la reproduction des éléments valables. Ce qui explique la coexistence d'une politique de « stérilisation » et de « castration » et d'une politique d'élevage sélectionné. La sélection du mâle valable en mesure de reproduire des éléments valables était assurée par les SS. Celle des femmes sera prise en charge par la « Société enregistrée Lebensborn », créée le 12 décembre 1935 à l'initiative du RuSHA. L'Organisation Lebensborn est placée sous la direction personnelle de Himmler, elle fait partie intégrante du Bureau central de la SS pour la Race et le Peuplement. Dans une circulaire du 13 septembre 1936<sup>100</sup>, Himmler fixe les tâches de cette organisation. Elle précise que tout Führer SS devra avoir au moins quatre enfants de bonne valeur raciale. S'il n'a pas d'enfants, il devra en adopter. L'organisation devra aider les chefs de la SS dans la sélection et l'adoption d'enfants qualifiés.
- 109 La majorité des enfants nés dans le Lebensborn étant illégitimes, leur naissance sera secrète, il sera impossible aux organismes officiels et aux personnes privées d'obtenir des certificats de naissance. « Le Bureau du Reich fournira une attestation dans laquelle il sera spécifié que l'enfant est d'origine aryenne. Cette attestation pourra être présentée par un enfant illégitime né dans un Lebensborn pour entrer à l'école, dans la Jeunesse

hitlérienne, à l'école supérieure, sans rencontrer la moindre difficulté. Le secret le plus absolu au sujet du nom du père de l'enfant sera ainsi garanti à 100 pour 100<sup>101</sup> ». (Ordonnance n°119 du 5 juin 1939) L'organisation possédait son propre service d'état civil, *Steinhöring II*. Le baptême traditionnel était remplacé par la cérémonie de « la donation du nom » (*Namensgebung*). Légalement, expliquent Hillel et Henry, ces enfants devenaient des « enfants naturels » alors que ceux nés dans d'autres cliniques restaient des « enfants illégitimes » : « Le bâtard né d'un SS et d'une fille sélectionnée allait avoir pour père l'État SS dont rêvait Himmler, et pour mère... le Lebensborn<sup>102</sup> ». La compréhension de cette nouvelle conception de l'enfant « naturel » est fondamentale, comme le souligne, dans une lettre datée du 21 juillet 1939, un futur père à une fille de Graz, en Autriche : « Mon opinion à moi et aussi celle du Reich sont différente de la tienne. Aujourd'hui, ce n'est plus une honte d'avoir un enfant naturel. Au contraire ! C'est la plus grande joie d'une mère allemande. Celui qui a une autre vision des choses n'a rien de commun avec notre époque<sup>103</sup> ».

- 110 Le 16 août 1943, le docteur Ebner définit les « buts de l'élevage humain » : « Le but de notre sélection en matière d'élevage doit, en conséquence, viser à réunir les hommes et les femmes dont on peut attendre qu'ils reproduisent, à leur tour, des enfants du type nordique<sup>104</sup> ». Quant à la population, elle qualifiait les jeunes hommes amenés dans « ces haras » de « taureaux d'élevage » : « Dans le quartier on disait textuellement, en les voyant débarquer : “Tiens, en voilà encore quelques-unes qui viennent se faire remplir par les taureaux d'élevage” (*Zuchtbullen*)<sup>105</sup> ».
- 111 Les petites sœurs blondes, ces « infirmières » au service du Lebensborn n'étaient autres que les « filles employées par le Lebensborn, avant ou après avoir donné un enfant au Führer, en reconnaissance matérielle, en quelque sorte, de leur geste. [...] En allemand, le mot *Schwester* signifie soit “sœur”, soit “religieuse”. L'ambiguïté du terme a permis aux responsables des Lebensborn de l'utiliser à une double fin. Tantôt *Schwester* désigne “l'infirmière”, tantôt une femme appartenant à cette “fraternité du sang” – ce qui réunit l'idée de la sœur et de la religion. Ainsi l'utilisation de ce terme souligne l'appartenance à l'Ordre noir<sup>106</sup> ».
- 112 La politique d'agression et d'annexion du III<sup>e</sup> Reich, d'abord à l'Ouest, puis à l'Est, se caractérise par le slogan : « Par le glaive et par le berceau »<sup>107</sup>. Une fois les pays « nordiques » conquis par l'épée, ordre fut donné aux soldats de consolider cette conquête par le berceau. Les résultats de la campagne de procréation en Europe de l'Ouest dépassent les prévisions les plus optimistes des « connaisseurs de races ». Cette réserve de « Germains du meilleur sang » dont on faisait des « Germains de conscience allemande<sup>108</sup> » était destinée aux territoires de l'Est qui devaient être vidés du sang des « êtres inférieurs ».
- 113 Dans son chapitre « Génocide par rapt d'enfants<sup>109</sup> », Leon Poliakov qualifia ces enfants de janissaires : « Futurs janissaires du III<sup>e</sup> Reich, les enfants dont la lignée était reconnue comme nordique étaient placés dans les pouponnières d'enfants SS, tandis qu'un réseau de maisons d'enfants d'étrangers était prévu pour les bébés qui ne satisfaisaient pas à « l'examen racial ». Ce même qualificatif est employé par Clarissa Henry et Marc Hillel pour les enfants volés dans les territoires occupés de l'Est qui étaient désignés « orphelins allemands originaires des territoires reconquis à l'Est<sup>110</sup> » : « À la rigueur, “germanisables” ils étaient envoyés, comme Andréas, dans les *Heimschulen* [écoles d'État], ces fameux creusets ou devaient se fondre les futurs janissaires du Reich<sup>111</sup> ».

- 114 Qu'ils soient procrés ou volés, ces enfants intéressent le Reich dans sa recherche du sang german. Dans son discours du 9 novembre 1938, aux SS Führer de la division Deutschland, Himmler affirme son « intention de chercher ce sang german dans le monde entier, de le soustraire et de le voler (*zu rauben und zu stehlen*) où je peux<sup>112</sup> ».
- 115 Qu'ils soient germains ou non, importe peu également, car les croisements de peuples peuvent aussi produire du sang supérieur qu'il faudra s'approprier et « germaniser » : « Il est évident qu'un tel croisement de peuples peut toujours produire quelques types bons du point de vue de la race. Je crois que dans de tels cas, nous devons sortir ces enfants de leur milieu et les emmener chez nous, même si nous devons les enlever de force, et les voler. Une telle mesure peut paraître étrange à notre sensibilité européenne, et d'aucuns me diront : "Comment pouvez-vous être assez cruels pour enlever un enfant à sa mère ?" À cette question je puis répondre : "Comment pouvez-vous être assez cruels pour laisser un futur ennemi génial de l'autre côté, qui plus tard tuera vos fils et vos petits-fils ?" Ou bien nous récupérerons ce sang supérieur pour l'utiliser chez nous, ou bien, cela peut vous paraître cruel, messieurs, mais la nature est cruelle, nous détruirons ce sang ! Nous ne pouvons pas prendre la responsabilité de laisser ce sang de l'autre côté, pour que nos ennemis aient de grands chefs, capables de prendre la direction. Ce serait une lâcheté, pour la génération actuelle, d'hésiter à prendre une décision et de la laisser à ses descendants ». (Himmler s'adressant à ses généraux réunis à Bad Schachen, le 14 octobre, 1943<sup>113</sup>).
- 116 L'objectif est de prendre aux différents peuples tout ce qui est de « bon sang » pour l'élever en Allemagne. De très nombreux services<sup>114</sup> furent mobilisés pour le kidnapping des enfants :
- La Vomi (Office pour le rapatriement des Allemands de souche) – qui était chargée, en réalité des déportations, des évacuations forcées, du kidnapping proprement dit, et du travail forcé. La Vomi possédait ses propres camps de transit et travaillait en étroite collaboration avec les Lebensborn.
  - L'organisation SS Lebensborn (ou l'Office L.) s'occupe de la germanisation des enfants récupérés à l'Est âgés de moins de 6 ans, les enfants plus âgés sont confiés au NSV et à la Vomi.
  - Le NSV, organisation pour le bien-être du peuple allemand. Il s'occupait en général des enfants plus âgés que ceux confiés à l'Office L. mais dans le même dessein.
  - L'Office centrale de Sécurité de la SS, le RSHA était chargé de l'extermination des Juifs, des Polonais et des Russes.
  - La RuSHA, Office de la Race et du Peuplement, chargé des examens raciaux, décidait, en général, du choix des enfants à kidnapper ou à exterminer. Le RuSHA désignait également les candidats au camp de concentration, à la stérilisation, à l'avortement.
  - Le commissariat du Reich pour la Consolidation de la Race germanique (connu sous le sigle de RKFDV).
  - La Wehrmacht participe aux rafles des enfants, aux opérations connues sous les noms de codes « Foin » et « Baron Tzigane »<sup>115</sup>.
- 117 Avant d'être kidnappés, les enfants étaient repérés par les physionomistes de la Sipo, police de Sécurité, et les « infirmières brunes (*Braune Schwester*) », appelées ainsi en raison de leur uniforme brun. En Pologne, elles sont appelées : « les sœurs brunes de la SS ». Kidnappeurs et sœurs brunes recevaient un stage d'entraînement spécial avant d'agir sur le terrain. Les sœurs brunes établissaient des listes d'enfants qu'elles remettaient aux équipes spéciales de kidnappeurs avec une copie aux services du RuSHA. Quelques jours

plus tard, l'enfant était enlevé, en principe au milieu de la nuit. Il subissait ensuite un examen anthropologique très poussé. S'il était jugé valable, il partait pour le Lebensborn, s'il n'était pas valable, il disparaissait, bien souvent envoyé dans des camps.

- 118 Les enfants polonais furent victimes d'un « rapt officiel<sup>116</sup> ». Ils subirent un examen racial entrepris sur l'ensemble du territoire. Les enfants considérés aptes à la germanisation furent ensuite amenés par leur mère, à une date déterminée, à l'Office local de la Jeunesse (*Stadjugendamt*). Là ils étaient brutalement séparés de leurs mères auxquelles on signifiait qu'elles ne devaient plus les revoir.
- 119 Avec le rapt des enfants, il ne s'agissait plus de sélectionner le père et la mère mais un sujet existant, l'enfant<sup>117</sup>.
- 120 Une fois ce sang « germain » supérieur récupéré, il était nécessaire de lui donner une « conscience germanique » par l'éducation<sup>118</sup>. Plus les enfants étaient jeunes plus ils étaient réceptifs à l'enseignement de la « *Weltanschauung* (vision du monde)<sup>119</sup> » nazie. Dès leur arrivée au centre de transit, un patronyme germanique leur était attribué, ainsi qu'un faux extrait de naissance fabriqué par le juriste Tesch. On enseignait aux enfants l'allemand, l'idéologie nazie, l'obéissance, la soumission totale et la loyauté envers les seigneurs allemands<sup>120</sup>. On leur apprenait à marcher au pas, à saluer les couleurs, à tendre le bras, à reconnaître les uniformes et les grades de la SS et de l'armée.
- 121 Tous les rapports entre ces enfants et leurs parents, tout contact avec la population des environs étaient supprimés. Une action psychologique était entreprise auprès de l'enfant pour lui faire oublier, voire haïr ses parents. La mère était présentée comme étant de mauvaises mœurs, ayant contracté la tuberculose ou autre maladie honteuse ou s'adonnant à l'alcoolisme. On leur faisait croire que le père était mort d'un cancer, d'alcoolisme ou avait été tué par un « bandit polonais », dans le cas des enfants polonais. Il importait de réaliser une germanisation définitive des enfants avant leur adoption par des parents allemands sélectionnés préalablement ou leur placement dans des écoles d'État. Les méthodes de germanisation étaient fondées sur les théories raciales nazies, comme pour les enfants procréés.
- 122 Les fillettes kidnappées furent marquées à la main gauche et à la nuque. Elles étaient destinées à mettre au monde des bons Allemands de race puis à disparaître. Après sélection, ces futures « reproductrices » étaient rendues précocement fécondables afin de servir aux « haras humains »<sup>121</sup>. Puis, on fit en sorte d'effacer « à jamais, toute trace d'apport de sang étranger à l'œuvre de repopulation “nordique” de la future Allemagne<sup>122</sup> ».
- 123 À la fin de la guerre, les enfants des Lebensborn dont les dossiers, tout comme ceux des enfants kidnappés, furent détruits par les SS quelques semaines avant la débâcle, étaient devenus les « orphelins de la honte » : « Laissés-pour-compte, confiés à quiconque voulait bien s'en charger, les enfants nés dans les cliniques SS, en Allemagne comme dans les pays occupés, subirent en quelque sorte le sort de ceux qui les avaient conçus : ils furent mis au ban de la société. Distribués à des organisations qui s'empressèrent d'effacer toute trace de leur origine, ces enfants furent rayés du passé. Personne ne devait savoir que leurs mères étaient des filles-mères endoctrinées et leurs pères des SS.<sup>123</sup> ». Jusqu'aux secrétaires de mairie qui reçurent l'ordre de se montrer « compréhensifs » dans l'établissement des actes de naissance et de ne faire aucune mention au sigle SS.
- 124 Dans les formes de domination ou d'anéantissement l'enfant est au centre. Du prétorien romain ou du janissaire turc qui devait protéger et sauvegarder l'Empire, on passe à une

autre forme de janissariat où l'enjeu est le monopole de l'État légitime, puis la préservation de la domination totalitaire, et enfin au janissaire du III<sup>e</sup> Reich où l'enfant est volé, le « bon sang » est pris et ramené « chez nous » au service du parti nazi pour servir à la création de la Race. On dépasse l'enjeu de la domination impérialiste et totalitaire, de toute conception politique. Avec la création d'une race, nous avons une nouvelle conception de l'humain. Celle-ci joue sur la coupure, sur l'arrachement des enfants à leur milieu et à leurs parents, en d'autres mots, sur la coupure de tous les liens. C'est la coupure de l'humain au nom de la Race. Il faut exterminer les peuples jusqu'à leurs enfants et en même temps créer une race avec leur « bon sang ». En même temps que l'on génocide, on crée des êtres de la coupure, contre le genre humain, contre l'humanité telle qu'elle existe. On coupe l'être de l'humain, au nom de la race sans liens avec l'humanité, car il n'y a pas de race humaine.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- Bozarslan, Hamit, (1992), « Autour de la Thèse Turque de l'Histoire », in *L'Intranquille* n° 1, Paris, pp. 121-150.
- Bozarslan, Hamit, (1994), « Identité nationale, conscience historique et crime fondateur : remarques critiques sur le livre de Taner Akçam », in *L'Intranquille* n° 2-3, Paris, pp. 145-173.
- Brille, Ady, (1979), *Les Techniciens de la mort*, 2<sup>e</sup> édition, Paris : F.N.D.I.R.P.
- Champseix, Élisabeth et Jean-Paul, (1992), *L'Albanie ou la logique du désespoir*, Paris : La Découverte.
- Clot, André, (2009), *L'Égypte des Mamelouks. 1250-1517. L'empire des esclaves*, Paris : Éditions Perrin.
- Dontchev, Anton, (1995), *Les cent frères de Manol* (traduit du bulgare par Ivan Evstatiev Obbov), Arles : Actes Sud.
- Durand, Bruno, (2005), *Roustam et son empereur. De l'Égypte à Dourdan*, Illustré par Philippe Legendre-Kvater. Publié par la Société Historique de Dourdan.
- Ennaji, Mohammed, (2007), *Le sujet et le mamelouk. Esclavage, pouvoir et religion dans le monde arabe*, Éditions Mille et une nuits, Paris : Arthème Fayard.
- Fleischmann, Hector, (1910), *Roustam, mameluck de Napoléon*, Albert Méricant, Éditeur, s.d. Circa.
- Gaillard, Robert, (1944), *Sténia ou l'aventure macédonienne*, Paris : S.P.L.E.
- Galanaki, Rea, (1992), *La vie d'Ismail Férik pacha* (traduit du grec moderne et présenté par Lucile Farnoux), Institut français d'Athènes/Actes Sud.
- Gellner, Ernest, (1989), *Nations et nationalisme*, Bibliothèque historique Payot.
- Clarissa Henry et Marc Hillel, (1975), *Au nom de la race*, Paris : Fayard, (édité aussi en Livre de poche n°4910).
- Jurčič, Joseph, (1959), *Le janissaire slovène Georges Kôziak*, Éditions Mame.
- Kasbarian-Bricourt, Béatrice, (1988), *L'Odyssée mamelouke - à l'ombre des armées napoléoniennes*, Paris : L'Harmattan.

- Kevonian, Arménouhie, (1993), *Les noces noires de Gulizar*, Éditions Parenthèses.
- Londres, Albert, (1997), *Les Comitadjis*, Paris : Le Serpent à Plumes.
- Mantran, Robert, (1996), *Histoire d'Istanbul*, Paris : Fayard.
- Noirot, Paul, 1999, *La campagne d'Égypte, 1798-1801 : mythes et réalités*, Éditions Maisonneuve & Larose.
- Orwell, George, (1997), *La ferme des animaux* (traduit de l'anglais par Jean Quéval), Folio.
- Poliakov, Léon, (1979), *Bréviaire de la haine. Le III<sup>e</sup> Reich et les Juifs*, Paris : Calmann-Levy.
- Popov, Stale, (1999), *КАЛЕШ АНЃА*, Skopje : Aleksandar i Aleksandar.
- Qosja, Rexhep, (1995), *La Question albanaise*, Paris : Fayard.
- Souvenirs de Roustam, mameluck de Napoléon*. 1911, Introduction et notes de Paul Cottin. Préface de Frédéric Masson, Librairie Paul Ollendorff.
- Rugova, Ibrahim, (1994), *La question du Kosovo, Entretiens avec Marie-Françoise Allain et Xavier Galmiche*, Paris : Éditions Fayard.
- Samardjitch, Radovan, (1994), *Mehmed Sokolovitch. Le destin d'un grand vizir*, Lausanne : Éditions L'Age d'Homme.
- Starova, Luan, (1998), *Les livres de mon père* (traduit du macédonien et de l'albanais [les deux éditions ont donné naissance à une version originale en français] par Clément d'Içartéguy), Paris : Fayard.
- Starova, Luan, (2003), *Le rivage de l'exil* (traduit du macédonien par Clément d'Içartéguy), Éditions de l'Aube.
- Starova, Luan, (2009), *Le chemin des anguilles* (traduit du macédonien par Clément d'Içartéguy), Éditions des Syrtes.
- Starova, Luan, (2003), *ПЕСНИ ОД КАРТАГИНА, КУЛТУРА, СКОПЈЕ, 1991. БЛЕСОК*.
- Starova, Luan, (2002), *Poèmes de Carthage* (traduit du macédonien par Harita Wybrands), Éditions des Forges.
- Starova, Luan, (2003), *БАЛКАНСКИ ЖРТВЕН ЈАРЕЦ, СКОПЈЕ : КУЛТУРА*.
- Weissmann, Nahoum, (1964), *Les Janissaires. Étude de l'organisation militaire des Ottomans* (Thèse de doctorat de 1938), Paris : Librairie Orient Éditions.

## NOTES

1. Cf. en traduction française, les œuvres suivantes :

Rea Galanaki, *La vie d'Ismail Férik pacha*, Institut français d'Athènes/Actes Sud, 1992.

Anton Dontchev, *Les cent frères de Manol*, Actes Sud, 1995.

Joseph Jurčič, *Le janissaire slovène Georges Kôziak*, Éditions Mame, 1959.

2. « Oui, il subsistait toujours dans les Balkans, en Europe, et sans qu'aucune atteinte ne fût jamais portée à sa continuité, ce janissariat qui semblait constituer une véritable idée hybride de la péninsule balkanique, qui était déjà connu du temps des Romains et dans l'Empire byzantin, où il avait véritablement brillé de tous ses feux, qui avait ensuite perduré sous l'Empire ottoman, qui s'était régénéré sous de nouvelles formes à l'époque fasciste, puis sous le stalinisme, pour se présenter derechef sous des traits imprévus. Oui, le janissariat revivait, parfois à travers les

confessions et les dernières transformations de nature idéologique, mais, le plus souvent, par le biais de la complexité identitaire des nations balkaniques. Les unes reconnaissent aisément, les autres difficilement, ce phénomène du janissariat qui était présent au sein de leurs peuples, dans leurs familles et jusque dans leurs vies. Lorsque l'on s'en apercevait, c'était hélas trop tard, si bien que le temps laissait peu d'espace à une alternative... » Luan Starova, *Le rivage de l'exil*, Éditions de l'Aube, p.259. Cf. aussi, *Ibidem*, pp. 83-84.

3. Edgar Morin, in Luan Starova, *Le rivage de l'exil, op.cit.*, p. 6. « [...] peur de la possible conjonction des "périodes ottomanes et staliniennes" dans les Balkans » [...] « De fait, mon père n'ignorait absolument pas le côté janissaire de l'âme de Staline et le prix de l'attachement qu'auraient à lui verser les naïfs balkaniques. Oui, aux yeux de mon père, Staline était toujours resté le plus grand des janissaires qui fût au monde... » *Ibidem*, p. 86.

4. Ernest Gellner, *Nations et Nationalisme*, Bibliothèque historique Payot, 1989.

5. Léon Poliakov, *Bréviaire de la haine. Le III<sup>e</sup> Reich et les Juifs*, Calmann-Lévy, Paris, 1979.

6. Clarissa Henry et Marc Hillel, *Au nom de la race*, Fayard, 1975 (édité aussi en Livre de poche n° 4910).

7. Luan Starova est né en 1941 à Podgradec, au bord du lac d'Ohrid en Albanie. En 1945, sa famille se réfugie de l'autre côté du lac d'Ohrid, en Macédoine. Starova est professeur de littérature française à l'Université Saints Cyrille et Méthode de Skopje et traducteur d'auteurs français en macédonien. Il fut ambassadeur de Yougoslavie en Tunisie avant 1989 puis, à partir de 1991, le premier ambassadeur de la République de Macédoine en France. Il est membre de l'Académie macédonienne des Sciences et des Arts.

8. Luan Starova, *Les livres de mon père*, traduit du macédonien et de l'albanais (les deux éditions ont donné naissance à une version originale en français), Fayard, Paris, 1998.

9. ПЕСНИ ОД КАРТАГИНА, КУЛТУРА, СКОПЈЕ, 1991. БЛЕСОК, СКОПЈЕ, 2003.

*Poèmes de Carthage*, Éditions des Forges, Canada, 2002.

Dans ce poème se dégage la douleur de la mère due à l'enlèvement de son enfant, manifestée par la malédiction. La malédiction d'une mère dans les Balkans est considérée comme la plus grande malédiction. Le janissaire est vu comme celui qui nécessairement revient à ses racines car il ne peut les oublier. Le janissaire est scindé entre les combats qu'il doit mener et gagner pour l'Empire et la défaite qu'il inflige à son peuple, aux siens. Ici, Starova nous livre une vision conforme à celle que l'on retrouve communément chez les auteurs balkaniques.

10. Starova, *Les livres de mon père, op.cit.*, p. 205.

11. *Ibidem*, p. 228.

12. *Ibid.*, p. 272.

13. Mustafa Kémal Atatürk, Salonique 1881-Istanbul 1938.

« Promu général en 1917. Il prend la tête du mouvement nationaliste opposé aux exigences de l'Entente (1919) et est élu président du comité exécutif de la Grande Assemblée nationale d'Ankara (avril 1920). À la suite de la victoire qu'il remporte sur les Arméniens, les Kurdes et les Grecs (1920-1922), il donne à la Turquie des frontières qui sont reconnues par les Alliés au Traité de Lausanne (1923). Ayant déposé le Sultan (1922), il préside la République (1923-1938) et s'efforce de créer un État occidentalisé, en laïcisant les institutions (abolition du califat, 1924) ou encore en imposant l'alphabet latin (1928). » Cf. Hamit Bozarslan, « Autour de la Thèse Turque de l'Histoire », in *L'Intranquille* n° 1, Paris, 1992, pp.121-150 et « Identité nationale, conscience historique et crime fondateur : remarques critiques sur le livre de Taner Akçam », in *L'Intranquille*, n° 2-3, Paris, 1994, pp. 145-173.

14. Voir Robert Mantran, *Histoire d'Istanbul*, Fayard, 1996, pour les lois introduisant la laïcité et la sécularisation sous la République, pp. 319-340.

15. Starova, *Les livres de mon père, op.cit.*, p. 212.

16. « L'un de ses représentants éminents [de l'opposition « légale » face au Parti républicain du peuple (PRP)], Ali Fethi Okyar, est nommé Premier ministre en novembre [1924], en

remplacement d'Ismet İnönü. Mais la révolte des Kurdes, dans le Sud-Est anatolien, fait craindre à Mustafa Kemal des attaques contre la République. Fethi Okyar est démis en mars 1925 et nommé ambassadeur à Paris. Le Parti progressiste est dissous, le journal libéral d'Istanbul, *Vatan* (« La Patrie »), interdit et son directeur, Ahmed Emin Yalman, arrêté. En 1930, alors que le Parti républicain du peuple éprouve les plus grandes difficultés à imposer sa politique, que les problèmes économiques et les résistances à la sécularisation se multiplient, en particulier à Istanbul, Mustafa Kemal se résout à accepter l'existence d'une opposition. Il rappelle alors Fethi Okyar et l'autorise à fonder le Parti républicain libéral (PRL). Mais devant le succès que ce nouveau parti remporte aux élections de 1930, fruit d'une coalition entre libéraux, réactionnaires et communiste [note de l'auteur : le parti communiste est officiellement interdit], Mustafa Kemal dissout le PRL et impose l'hégémonie du parti unique. » Robert Mantran, *op.cit.*, pp. 321-322.

17. Starova, *Les livres de mon père*, *op.cit.*, p. 267. On peut ici se demander si le départ du jeune Starova n'était pas la résultante de la disgrâce de son parent Fethi Okyar. On comprend alors que, sans dilemme, le retour dans le pays d'origine devient obligatoire.

18. *Ibidem*, p. 206.

19. *Ibid.*, p. 218.

20. *Ibid.*, p. 218.

21. *Ibid.*, p. 207.

22. *Ibid.*, p. 215.

23. *Ibid.*, p. 253.

24. *Ibid.*, p. 203.

25. *Ibid.*, p. 221.

26. *Ibid.*, p. 254.

27. *Ibid.*, p. 204.

28. En créant l'État turc, Atatürk s'approprie l'avenir mais aussi le passé. En effet, des ruines de l'Empire, émerge la nation turque, comme seule détentrice de l'avenir et du passé. Ceux qui, durant la période ottomane, avaient cohabité avec les Turcs, leurs « frères » et pensaient avoir quelques prétentions sur cet Empire, se retrouvent dépossédés et contraints soit de renoncer à leur identité en faveur d'une identité nationale exclusive : l'identité turque, soit construire une identité nationale autre. Dans les deux cas, ils demeurent les perdants, car ils se voient privés d'une partie de leur Histoire – de leur passé. Sur cette question, cf. Hamit Bozarslan, *op.cit.*

29. *Ibid.*, p. 223.

30. *Ibid.*, pp. 223-224. Cf. aussi « [...] Il existait en effet, dans les Échelles du Levant, des phalanges de janissaires à l'état latent, qui se mettaient en sommeil ou se réactivaient en fonction de la complexe logique de l'entrelacs de la vie et de l'identité. » Starova, *Le rivage de l'exil*, *op. cit.*, p.259. « Pendant ce temps, mon père continuait néanmoins à fouiller dans sa documentation, dans ses grimoires jaunies, en quête de la genèse de l'idée du janissariat qui constituait pour lui la force motrice de tous les empires par lesquels étaient passés les Balkans, les peuples, les familles. Si les empires avaient eu beau disparaître, le janissariat n'en était pas moins ressuscité, invisible, mais puissant, tel un polype. Oui, il continuait à retenir les âmes dans une toile d'araignée collective et ne manquait pas de les abuser... » *Ibid.*, p.261.

31. Luan Starova, *Les livres de mon père*, *op.cit.*, p. 224.

32. Luan Starova, *Le rivage de l'exil*, *op. cit.*, p. 83.

33. Luan Starova, *Les livres de mon père*, *op.cit.*, p. 224.

34. « Les conversions des indigènes à l'Islam ne furent d'abord nombreuses que dans les grandes familles et parmi les riches, qui n'avaient que ce moyen de sauver leurs fiefs et leurs propriétés. Le menu peuple, grec ou slave, conserva et fut libre de conserver sa religion. Ce n'est qu'au siècle dernier que l'on entreprit, par des conversions forcées, de l'amener à la loi du Prophète, et ces conversions ne furent pas l'œuvre du gouvernement mais plutôt des grands propriétaires. Vers le milieu du siècle dernier, en effet, des cantons entiers furent circonscrits, par ordre des beys

albanais, surtout dans le voisinage du Pinde et de l'Albanie. Les Slaves du lac de Prespa, vers 1740, reçurent l'ordre de se convertir ; durant trois jours, ils furent une neuvaine au dieu des chrétiens pour implorer son aide ; l'aide ne venant pas, ils accolèrent un minaret à leurs églises et se firent musulmans. De même, jusqu'au milieu de ce siècle, certains cantons grecs de la Vistrizza portaient le nom de Vahalladais, parce qu'ils juraient par Allah ; mais, du haut de leurs minarets, leurs muezzins, qui ne savaient que le grec, criaient en grec l'appel à la prière, et par ces simples mots en grec : Il est matin ! ou : Il est midi !... Les Albanais furent les grands ouvriers de ces conversions. Après une vigoureuse résistance à la conquête turque, la plupart de leurs nobles s'étaient soumis – sauf dans les monts et les cantons maritimes du nord, autour de Scutari, où ils conservèrent leur catholicisme, et dans les vallées du sud, autour de Jannina, où subsistèrent quelques orthodoxes. Pour ces consciences peu fanatiques, la conversion ne fut pas douloureuse : « Où est le sabre, là est la loi ! » lisait-on sur la lame de leurs sabres, et la conversion leur assurait tant de choses nécessaires à la vie d'un Albanais, le droit de porter les armes, de se tuer les uns les autres, d'opprimer le voisin slave ou grec, – « de labourer avec la lance », comme chantaient déjà les Doriens, leurs grands-pères, – et le droit aux broderies, aux galons et aux panaches ! L'Albanais, converti, se considéra comme le maître unique de la plaine et des monts. Il déborda la barrière du Pinde et établit ses droits féodaux sur les champs et les villages limitrophes : on rencontre des beys albanais presque jusqu'au Vardar. Dans le nord surtout, l'absence de colonies turques lui laissait un pays sans maître. Le Slave, épuisé et dompté par les grandes luttes de Kosovo, avait perdu tout espoir de libération et toute habitude de résistance. L'Albanais prit de l'espace et courut jusqu'au Danube, dans la Serbie et la Bulgarie actuelles, vers Nich et vers Sofia. La formation de l'État serbe et bulgare rejeta les Albanais sur la Macédoine septentrionale en particulier sur la grande plaine de Kosovo, dont leurs colonies de Prichtina, Voutchitra, Ipek, Diakova et Prizrend ont occupé tout le pourtour. Ils considèrent aujourd'hui cette plaine comme partie intégrante de l'Albanie. Les Chaînes qui la limitent au Sud, le Schar-Dagh et le Kara-Dagh, sont, avec le Pinde, les frontières albanaises, et c'est pourquoi les recrues de l'Albanie refusent de descendre plus bas que Prizrend : elles entendent bien ne servir que chez elles... » Victor Bérard, *La Macédoine*, Calmann-Lévy, éditeur, Paris, 1897, pp.20-22. Cf. aussi Radovan Samardjitch, *Mehmed Sokolovitch. Le destin d'un grand vizir*, L'Age d'Homme, 1994, pp. 19-20.

35. Cf. Robert Gaillard, *Sténia ou l'aventure macédonienne*, S.P.L.E., Paris, 1944, pp. 106-131.

36. Albert Londres, *Les Comitadjis*, Le Serpent à Plumes, Paris, 1997.

37. Cf. Frosa Pejaska : « L'émigration macédonienne (La *Pečalba*) : une nouvelle forme d'initiation ou Du fait social à la coutume », in *Littérature et Emigration*, Paris, Institut d'Etudes Slaves, 1996, pp. 41-59. Ou la version intégrale « L'émigration macédonienne (la *Pečalba*) : une nouvelle forme d'initiation ou Du fait social à la coutume », in la revue *L'intranquille* n° 2/3, Paris, 1994, pp.175-310.

38. « Un grand nombre de documents historiques révèlent que les parents, de peur qu'on leur enlevât leurs enfants, allaient les cacher dans les montagnes dès que l'on apprenait que les collecteurs de l'impôt du sang arrivaient ; ainsi, parfois, des villages entiers restaient vides. Dans les régions frontalières les familles menacées se réfugiaient dans l'État voisin, ou encore les pères cachaient leurs fils chez des amis, de l'autre côté. Certains parents préféraient mutiler leurs enfants que de les livrer aux Turcs. Selon la tradition, des mères gravaient une croix sur le front ou sur la main de leur fils, usant du suc d'une plante vénéneuse, ce qui laissait une cicatrice et éloignait ainsi à jamais les Turcs. Parfois on avait recours au mariage précoce. Les voyageurs rencontraient ainsi des garçonnets déjà mariés à l'âge de douze ans. Mais les autorités turques avaient tôt fait de découvrir ces subterfuges qui, loin de sauver les enfants, entraînaient le plus souvent des représailles. Le moyen le plus efficace restait donc soit de racheter l'enfant, soit de soudoyer le collecteur ; mais très peu de familles pouvaient se permettre cette dépense. » Radovan Samardjitch, *Mehmed Sokolovitch. Le destin d'un grand vizir*, L'Age d'Homme, 1994, p. 19.

39. Starova, *Le rivage de l'exil*, op. cit., p. 85.

40. Luan Starova, *Le rivage de l'exil*, op. cit., pp. 83-84.
41. *Ibidem*, p. 261.
42. *Ibid.*, p. 268.
43. Gjergj Kastrioti : né le 6 mai 1405, mort le 17 janvier 1468.
44. « Aucune publication antérieure à la guerre n'était disponible, aussi l'histoire albanaise pouvait-elle être l'objet d'une purge drastique. Par exemple, les liens, qui unirent les papes successifs et Skanderbey, considéré à l'époque comme le chevalier de la chrétienté, furent effacés. Le héros médiéval devint un champion de la nation albanaise. Les nombreux fonctionnaires et mercenaires albanais au service de l'Empire ottoman furent oubliés au profit des mouvements de résistance à l'envahisseur. » Élisabeth et Jean-Paul Champseix, *L'Albanie ou la logique du désespoir*, La Découverte, Paris, 1992, pp. 51-52.
45. Écrivain contemporain né en 1936, académicien kosovar, théoricien de la Grande Albanie.
46. Rexhep Qosja, *La Question albanaise*, Fayard, Paris, 1995, p. 39.
47. Ismail Kadaré, in Ibrahim Rugova, *La question du Kosovo, Entretiens avec Marie-Françoise Allain et Xavier Galmiche*, éd. Fayard, Paris, 1994, p. 14.
48. Luan Starova, *БАЛКАНСКИ ЖРТВЕН ЈАРЕЦ, СКОПЈЕ, КУЛТУРА*, 2003.
49. Stale Popov naît le 25 mai 1900 dans le village Melnica (Mariovo), meurt le 10 mars 1965 à Skopje. Il effectue des études de théologie à la faculté de Belgrade (à cette époque, une partie de la Macédoine, dite Macédoine du Vardar qui donnera l'actuelle République de Macédoine, se trouve intégrée dans le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes en tant que « Serbie du sud »), mais, bien que diplômé, il n'entrera pas dans les ordres, rompant la tradition de ses ancêtres comme l'indique son nom « popov : de pope ». Il exercera différents métiers : agriculteur, bûcheron, berger, ouvrier (tabac), secrétaire, forestier, etc. Durant la Seconde Guerre mondiale, il soutient le mouvement populaire de libération de la Macédoine. Durant l'occupation de la Macédoine par la Bulgarie, il est déporté dans la région de Nevrokop, en Bulgarie. Après la libération, il sera successivement : président du Conseil communal de la région de Prilep, directeur de l'Office des forêts et professeur de langue macédonienne à Prilep et Skopje. Il commence à publier dans des journaux dès les années 30. Il publie son premier roman : *КРПЕН ЖИВОТ* [La vie rapiécée] en deux parties en 1953/1954. Il est considéré comme l'un des fondateurs du roman macédonien (le premier roman macédonien est publié en 1952, Slavko Janjevski : *СЕЛО ЗАД СЕДУМТЕ ЈАСЕНИ* [Le village derrière les sept frênes]).
50. Stale Popov, *Anguéline la brune*, op.cit., p. 59.
51. *Ibidem*.
52. *Ibid.*, p. 63.
53. *Ibid.*, p. 62 et p. 142.
54. *КАЛЕШ АНЃА* [Anguéline la brune] traduction, Frosa Pejoska-Bouchereau.
55. Mais aussi des autres peuples balkaniques, cf. Arménouhie Kevonian, *Les noces noires de Gulizar*, Éditions Parenthèses, 1993.
56. De nombreux chants populaires sont consacrés aux jeunes filles qui ont refusé de se convertir : Jana, dans le chant « УБАВАТА ЈАНА » (*La belle Jana*), Petkana, dans « КАЈ СЕ ЧУЛО И ВИДЕЛО » (*Où a-t-on entendu et vu ?*), les nombreux chants sur Frosina la belle, etc. La tradition orale chante aussi les jeunes filles qui se convertissent volontairement par amour pour un Turc ou sur le souhait des parents, mais ces chants ont une portée didactique : ils servent de contre-exemple qu'il est recommandé de ne pas suivre si l'on veut garder sa place au sein de la communauté chrétienne.
57. Cf. note n° 34.
58. Stale Popov, *Anguéline la brune*, op.cit., p. 124.
59. *Ibidem*, p. 66.
60. Cf. Radovan Samardjitch, *Mehmed Sokolovitch. Le destin d'un grand vizir*, Éditions L'Age d'Homme, 1994.

61. L'insurrection de Mariovo a eu lieu en 1564-1565.
62. Cf. la thèse de doctorat (1938) de Nahoum Weissmann, *Les Janissaires. Étude de l'organisation militaire des Ottomans*, Librairie Orient Éditions, Paris, 1964. Les données relatives à ce phénomène ont été tirées, principalement, de cette thèse.
63. Nous reviendrons plus amplement sur les mamelouks dans la partie consacrée au Janissariat et la domination totalitaire.
64. Cf. Robert Mantran, *Histoire d'Istanbul*, Fayard, Paris, 1996, p. 218.
65. Cf. Robert Mantran, *op.cit.*, p. 234.
66. Le nombre de janissaires devenus grands-vizirs est important. Mehmed Pacha Sokolovitch, Mehmed Köprülü (1656-1661) Cf. Robert Mantran, *op. cit.* p. 249. Cf. aussi R. Mantran sur un autre fameux janissaire : l'architecte en chef Sinan, p. 216.
67. « Cette tradition a été inaugurée par Mehmed II lors de son second avènement en 1451 : peu populaire auprès des janissaires, alors révoltés, le sultan s'était attiré leur fidélité en leur accordant ce don. », Robert Mantran, *op. cit.*, p. 212.
68. Cf. Robert Mantran, *op.cit.*, pp. 263-265.
69. *Ibidem*, pp. 231-232 et p.262.
70. Mahmüd I<sup>er</sup> avait déjà compris la nécessité de réformer l'armée, mais s'était heurté à l'opposition des janissaires. Il dut se limiter aux corps des bombardiers (*khumbaradji*), pour cela il utilisa les services du comte Bonneval qui s'était établi à Istanbul et s'était converti à l'Islam. Sous le nom de Khumbaradjî Ahmed Pacha, il fonde une école d'ingénieurs (*hendesehane*) offrant une formation aux techniques de l'artillerie moderne. Cf. Robert Mantran, *op.cit.*, p. 252. Abdül-Hamîd I<sup>er</sup> (1774-1789) poursuivra cette volonté de réformes militaires et fera appel à des techniciens étrangers, notamment des français : le baron de Tott, Le Roi et Durest. Selîm III (1789-1807) est le continuateur de l'œuvre d'Abdül-Hamîd I<sup>er</sup>, il fera appel, lui aussi, à des officiers français, anglais et allemands. Cf. Robert Mantran, *op. cit.*, pp. 286-287.
71. « À la suite de ce qu'on a appelé le *vaka'i hayriye* (l'« événement heureux »), le corps des janissaires est supprimé, de même que celui des sipahis. Les chefs de la confrérie des Bektachis, considérés comme les inspirateurs de la révolte, sont également arrêtés et exécutés. », Robert Mantran, *op. cit.*, pp. 289-290.
72. « Le saint Hadji Bektach. L'ordre des derviches Bektachis était intimement lié au corps des janissaires. Les soldats s'appelaient *Haci Bektas Ogullari* "fils de Hadji Bektas, leurs chefs *Agayani Bektasiyan* « aga des Bektachis ». Le père de l'ordre des derviches *Bektas* aurait été, d'après la légende, le Saint Hadji Bektach. Cet homme aurait béni les premières recrues du corps des Janissaires et c'est lui qui leur aurait donné aussi leur nom : *Yeniceri*. [...] L'existence de l'ordre des derviches Bektachis n'est historique que depuis le début du XVI<sup>e</sup> siècle et ils se font distinguer surtout par leur union avec le corps des Janissaires. [...] La doctrine de l'ordre des Bektachis révélait, ce qui est remarquable, un caractère mixte, un syncrétisme d'éléments de la religion musulmane et des préceptes chrétiens, qui s'accordaient très bien avec l'état d'esprit des Janissaires. Très souvent, les Bektachs étaient eux-mêmes des prosélytes musulmans d'origine chrétienne. Leur doctrine secrète imbue de chiisme reconnaissait une sorte de dogme de la Trinité. Dans leurs assemblées, ils célébraient une sorte de cène où ils se partageaient du vin, du pain, et du fromage. Ils pratiquaient la confession et donnaient l'absolution ; ils connurent aussi le célibat. [...] Des représentants officiels de l'ordre résidaient dans les casernes des Janissaires. Leur importance politique repose d'ailleurs sur cette étroite union avec les soldats. Ils étaient les aumôniers du corps et l'accompagnaient dans les batailles chantant des hymnes à sa gloire. Ils ont aussi pris part à de nombreuses révoltes. Le Cheich des Bektach était en même temps chef d'un régiment de soldats (de la 99<sup>e</sup> unité du Djémaat (division privilégiée). » Nahoum Weissmann, *Les Janissaires Étude de l'organisation militaire des Ottomans*, *op.cit.*, pp.15-17. Cf. aussi Robert Mantran, *op.cit.*, p. 269.
73. Nahoum Weissmann, *op. cit.*, pp. 3-5.

74. Cette dépendance exclusive au sultan, en tant que « père nourricier », était renforcée par les dénominations culinaires attribuées aux grades. Le corps lui-même est l'odjak : le foyer. La marmite est le palladium du corps. Les officiers ont des grades d'employés de cuisine et portent une cuiller en bois en travers de leur bonnet. Chaque unité du corps avait une marmite : kazan de bronze, qui servait de centre de ralliement et était l'insigne de parade le plus important. Autour de la marmite se réunissaient les officiers en conseil ; elle était le bien le plus précieux des soldats. Quiconque était poursuivi et réussissait à se placer auprès d'une marmite sacrée du corps des janissaires jouissait de l'immunité. Renverser la marmite ou la briser, c'était donner le signal de la révolte et le Janissaire était tenu à se rendre d'urgence, armé ou non, au lieu de rassemblement. À Constantinople les janissaires sortaient leurs marmites des casernes et couraient vers la place centrale (et-meydan) « place de la viande ». Nahoum Weissmann, *op. cit.*, pp. 19-21.

75. « Certes, la religion des Turcs et leurs coutumes étonnent les Européens et sont horrifiés par la pratique des fratricides qui est devenue la règle de succession chez les Ottomans. “ À peine [le sultan] a-t-il pris possession de l'Empire qu'il songe aux moyens de s'en assurer la durée, et pour cela il fait ordinairement mourir tous ses frères [...]. Ils ont coutume de les faire étrangler avec un cordeau de soie, ou la corde d'un arc.” [Jean Thévenot, *Voyage du Levant*, 1664] Murâd III (1574-1595) a en effet fait exécuter ses cinq frères. Son successeur Mehmed III (1595-1603) a condamné au même sort tous les siens, au total dix-neuf personnes. Dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle Mustafa I<sup>er</sup>, Osmân II et Murâd IV font de même. », Robert Mantran, *op.cit.*, p. 247. Ainsi, le sultan, afin de s'assurer durablement le pouvoir et sa sécurité, procède au fratricide, en d'autres mots, à la rupture radicale des liens consanguins par la mise à mort de tous les frères.

76. Ernest Gellner, *Nations et nationalisme*, *op.cit.*

77. *Ibidem*, p. 30.

78. *Ibid.*

79. *Ibid.*, p. 34.

80. *Ibid.*

81. *Ibid.*, p. 55.

82. *Ibid.*, p. 34.

83. *Ibid.*, p. 49.

84. *Ibid.*

85. *Ibid.*, p. 56.

86. *Ibid.*, p. 60.

87. *Ibid.*, p. 58.

88. *Ibid.*, p. 59.

89. *Ibid.*, p. 72.

90. *Ibid.*, p. 61.

91. George Orwell, *La ferme des animaux*, Folio, 1997.

92. *Ibidem*, p. 41.

93. *Ibid.*, p. 62.

94. *Ibid.*, p. 92.

95. En arabe : « Celui qui ne s'appartient pas », « Celui qui est possédé », « esclave blanc ». Pour comprendre la notion d'esclavage dans le monde arabe, nous renvoyons à l'ouvrage remarquable de Mohammed Ennaji, *Le sujet et le mamelouk. Esclavage, pouvoir et religion dans le monde arabe*, Éditions Mille et une nuits, Arthème Fayard, 2007.

Entre 1250 et 1517, date à laquelle ils seront défaits par les Janissaires ottomans, les Mamelouks, ces esclaves affranchis, règneront sur l'Égypte. Après 1517, se ralliant aux Ottomans, ils continueront à dominer la société égyptienne en détenant les commandements civils (beys) et militaires (émirs) jusqu'à l'arrivée de Bonaparte.

96. Roustam Raza est né vers 1782 à Tiflis, en Géorgie. Il est l'enfant d'un négociant arménien, Roustam Honan, et d'une géorgienne, Bouchid-Vari. À l'âge de 13 ans, il est enlevé et vendu comme esclave à sept reprises. En 1797, il est acheté à Constantinople par Sala-Bey, un mamelouk, l'un des 24 gouverneurs de l'Égypte, qui l'affranchit et l'intègre dans son corps de cavalerie de mamelouks. Il passera au service de chheik El-Bekri au Caire, à la mort de son maître. Le 12 août 1799, cheikh El-Bekri l'offre à Bonaparte auquel il restera fidèle jusqu'en 1814. Il devient le garde personnel de Napoléon, dormant devant la porte de sa chambre sur un lit de sangles et le suivant dans toutes ses campagnes. Ayant épousé Alexandrine Douville, fille du premier valet de chambre de l'impératrice Joséphine, il finira ses jours à Dourdan (Essonne) où il décèdera le 7 décembre 1845.

97. Anouar Louca, « Les Mamelouks de Napoléon », in *La campagne d'Égypte, 1798-1801 : mythes et réalités*, publié par Paul Noirot, Éditions Maisonneuve & Larose, 1999, p. 189.

98. Cf. Christina Alexopoulos, « Récits sur les femmes et les enfants, prisonniers politiques ou déportés à titre préventif pendant la guerre civile grecque » (texte inédit, présenté à la Journée d'Études : *Les écritures balkaniques* sous la direction de Frosa Pejaska-Bouchereau, le 15 mai 2009 - INALCO) : « Sur les "orphelinats de la reine", le traumatisme de la séparation et les manques affectifs de ces enfants placés en institution et dressés contre leurs parents, jugés "traîtres", il existe quelques travaux de référence menés par Riki Van Boeschoten [...] : « Mémoires, traumatismes et méta-mémoire : la "levée" d'enfants et l'élaboration du passé » (en grec), Salonique, 2008. Pour le « traumatisme choisi », cf., dans le même texte, Vamik Volkan & Norman Itzkowitz, « Modern Greek and Turkish Identities and the Psychodynamics of Greek-Turkish Relations » in Antonius Robben et Marcelo Suarez-Orozco, (pp.131-154), *Cultures under Siege. Collective Violence and Trauma*, Cambridge University Press, 2000.

99. Marc Hillel et Clarissa Henry, *Au nom de la race*, librairie Arthème Fayard, 1975, p. 233.

100. *Ibidem*, p. 72-73.

101. *Ibid.*, p. 78.

102. *Ibid.*, p. 123.

103. *Ibid.*, p. 125.

104. *Ibid.*, p. 126.

105. *Ibid.*, p. 143 et p. 117.

106. *Ibidem*, pp. 158-159. L'Ordre noir : ordre de sang nordique ou ordre de sang pur. Les SS sont décorés de l'ordre du sang.

107. *Ibidem*, p. 189.

108. *Ibid.*, p. 233.

109. Leon Poliakov, *Bréviaire de la haine Le III<sup>e</sup> Reich et les Juifs*, Calmann-Levy, Paris, 1979. pp. 316-318.

110. Marc Hillel et Clarissa Henry, *Au nom de la race*, *op. cit.*, p. 243.

111. *Ibidem*, p. 303.

112. *Ibid.*, p. 233.

113. *Ibid.*, p. 246.

114. *Ibid.*, pp. 250-251.

115. « Quant au rapt d'enfants des territoires occupés, c'est surtout lors de la retraite progressive à l'Est qu'il fut pratiqué. Les services de la Wehrmacht en furent les principaux auteurs : c'est ainsi qu'une note d'état-major, Direction politique, envisage, en juin 1944, sous le mot-code caractéristique d'« action Foïn » (*Heuaktion*) la vaste opération suivante : "1° Le groupe d'armées du Centre à l'intention de rassembler et de transférer vers le Reich 40.000 à 50.000 enfants entre 10 et 14 ans dans les territoires qu'il tient sous son contrôle. Cette mesure est prise sur la proposition de la 9<sup>e</sup> armée [...]. Cette action est destinée non seulement à freiner l'accroissement direct de la puissance de l'adversaire, mais à entamer aussi pour un avenir lointain sa puissance biologique. [...] 2° Une action analogue est actuellement entreprise dans la région contrôlée par le

groupe d'armées Ukraine-Nord (General-Feldmarschall Model) ; dans le secteur de Galicie, particulièrement privilégié du point de vue politique, ont été prises des mesures ayant pour but de réunir 135.000 travailleurs dans des bataillons de travail, tandis que les jeunes de plus de 17 ans seront incorporés en divisions SS et que les jeunes d'au-dessous de 17 ans seront pris en charge par les assistantes SS. [...]” La moindre indication nous manque sur le sort ultérieur de dizaines ou même de centaines de milliers d'enfants russes, ainsi enlevés à leurs familles et entraînés dans la retraite de plus en plus chaotique des armées allemandes. Par contre, en ce qui concerne les enfants tchèques, dont les experts nazis, [...], estimaient que la majeure partie, était germanisable, ainsi qu'en ce qui concerne des milliers d'enfants polonais, une action d'envergure fut entreprise après la guerre, afin de les dépister et de les ramener dans leurs foyers. Un service de recherches organisé en 1946 par l'UNRRA put relever plus de 60.000 cas de rapt d'enfants : mais malgré des enquêtes inlassablement poursuivies, à peine 10.000 enfants, soit moins d'un sixième des cas connus, purent être dépistés. », in Leon Poliakov, *op. cit.* pp. 316-318.

116. Marc Hillel et Clarissa Henry, *Au nom de la race, op. cit.*, p. 263.

117. *Ibidem*, p. 254.

118. Circulaire du Reichsführer Heinrich Himmler à tous les services SS, cf. *Réflexions sur les peuples de l'Est*, 18 juin 1940. Marc Hillel, *op. cit.*, p. 293. Cf. aussi, p. 261.

119. Marc Hillel et Clarissa Henry, *Au nom de la race, op. cit.*, p. 252.

120. *Ibidem*, p. 293.

121. *Ibid.*, p. 272. Cf. le génocide par le viol systématique des femmes en Bosnie.

122. *Ibid.*, p. 273.

123. *Ibid.*, p. 348.

## RÉSUMÉS

Le janissariat, corps d'élite de l'Empire ottoman, trouve une évocation récurrente dans les littératures balkaniques. Des Prétoriens romains aux janissaires ottomans, en passant par les mamelouks d'Égypte, une seule et même idée anime les empires : constituer un corps de groupes militaires spécialement sélectionnés et formés qui puisse devenir la garde des empereurs et, plus largement, participer à la sauvegarde de l'Empire.

Dans les littératures balkaniques, ce phénomène occupe une place prépondérante par la récurrence de son traitement. À travers deux écrivains macédoniens : Luan Starova et Stale Popov, nous questionnerons les raisons de l'importance de cette thématique.

Loin de se limiter au seul *homo balkanicus*, nous tenterons de montrer, – à travers la théorie inédite d'Ernest Gellner fondée sur le janissariat et le concept de castration dans son ouvrage *Nations et Nationalisme*, ainsi qu'avec Georges Orwell et sa magistrale fable antitotalitaire : *La ferme des animaux*, et, enfin, avec Clarissa Henry, Marc Hillel et Léon Poliakov traitant du rapt des enfants et la naissance des « janissaires du III<sup>e</sup> Reich » –, que ce sujet concerne l'humain dans son humanité.

From the Roman Praetorians to the Ottoman janizaries, through the mamelukes of Egypt, one single idea animated the empires: to constitute a corps of military groups specially selected and formed which could become the emperors guard and, more widely, participate in safeguarding the Empire.

In Balkan literature this phenomenon occupies a preponderant place by the recurrence of its

treatment. Through two Macedonian writers, Luan Starova and Stale Popov, we will question the reasons for the importance of this thematic.

Far from limiting ourselves to the only "*homo balkanicus*", we will attempt to show, through the original theory of Ernest Gellner founded in the janizariat and the concept of castration in his work *Nations and Nationalism*, as with Georges Orwell and his masterly antitotalitarian fable *Animal Farm*, and, finally, with Clarissa Henry, Marc Hillel and Léon Poliakov dealing with the abduction of children and the "janizaries of the Third Reich" - that its subject concerns the human in his humanity.

## INDEX

**Index géographique** : Balkans, Macédoine

**Keywords** : Janizarian, Starova Luan (1941-), Popov Stale (1900-1965), Ottoman empire, twentieth century, History, Macedonia, Literature

**Thèmes** : Histoire, Littérature

**motsclesel** Βαλκάνια, Μακεδονία, Οθωμανική Αυτοκρατορία

**motsclesmk** БАЛКАНОТ, МАКЕДОНИЈА, ОТОМАНСКАТА ИМПЕРИЈА

**motsclestr** Makedonya, Balkanlar, Osmanlı İmparatorluğu

**Index chronologique** : Empire ottoman, vingtième siècle

**Mots-clés** : Janissaires, littérature balkanique, littérature macédonienne

**glossaire** Bektachis, Devchirme, Firman, Janissaire, Lebensborn, Mamelouk, Paidomazoma